

A Z O R ,

O U

LES PÉRUVIENS ,

TRAGÉDIE ,

EN CINQ ACTES.

Dédiée à Madame

LA MARQUISE DE ***

Par M. DE ROZOI.



A G E N E V E ,

Et se trouve à Paris ,

Chez P. LESCLAPART, Libraire , rue de
la Harpe , près le College d'Harcourt,

M. D C C. L X X.

AMAZON

OU

LES PÉRUVIENS

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES

Dédiée à Madame

LAMARQUISE DE ***

PAR M. DE RONNO



À PARIS,

Chez P. Lesclapart, Libraire, rue de la Harpe, près le Collège d'Harcourt,

M. D. C. L. X.



A M A D A M E

LA MARQUISE DE ***

M A D A M E ,

ME permettre de vous dédier cette Tragédie , & me défendre de joindre à cet hommage quelques détails qui justifient l'orgueil , que cette permission doit faire naître en moi , c'est m'accorder deux graces à la fois. Mon Péruvien , en paroissant sous vos auspices , acquiert des droits au préjugé le plus favorable ; & le silence que vous m'imposez sur les éloges les mieux mérités , me sauve du reproche d'être resté bien au dessous de mon sujet. On dit que ,

lorsque *Vénus* veut punir son fils ;
un bouquet de roses arme sa main ;
mais que le Dieu la défarme bientôt ,
& qu'il se pare de ce qui devoit ser-
vir à son châtement. La gloire nous
traite de même dans la carrière des
Lettres : les épines du travail nous
punissent de notre ambition. Mais je
te vois , Madame , à l'hommage que
je vous rends : les fleurs font oublier
les épines ; & nous sommes plus
heureux que l'amour ; puisque ce
n'est point sa mère qui nous punit ,
& que c'est elle qui nous récom-
pense.

Je suis avec un profond respect ,
MADAME,

*Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
D E R O Z O I.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

UN Prince vertueux dans toute l'étendue du terme , privé de sa Couronne , exilé dans un climat étranger , arraché à son Amante , à son Pere , à ses Sujets , toujours partagé entre les sacrifices qu'exigent de lui tour-à-tour sa religion , son amour , sa tendresse filiale , son attachement pour son Peuple ; un Monarque puissant & victorieux , Politique délié , sourdement cruel , ingénieux à s'immoler ceux qui pouvoient lui paroître redoutables , peu scrupuleux sur les moyens , mais délicat sur les apparences , alliant le feu des passions au sang-froid de la prudence , & toute la tendresse de l'amour aux raffinemens de la vengeance ; un Général valeureux , supérieur à tous les obstacles , comme à tous les dangers , conspirateur hardi autant qu'expérimenté , cruel par principes , ambitieux par caractère , dédaignant trop la vertu , pour lui accorder ces ménagemens indifférens en eux-mêmes , par lesquels on se prête aux préjugés reçus ; tels sont les trois Personnages , qui contribuent à l'intérêt du Drame que je donne aujourd'hui au Public.

M. De Voltaire en composant *Alzire* eut pour

objet de prouver la supériorité de la Religion Chrétienne sur la Religion naturelle. Zamore poignarde son ennemi ; Guzman pardonne à son assassin ; le Christianisme fait un Héros ; Alvarez est un des plus beaux caractères qu'ait tracé le grand Homme , qui a tant honoré l'humanité , en la défendant , en réclamant les droits qu'elle a si souvent perdus.

Un autre plan s'est offert à mon imagination , en concevant celui de l'Ouvrage que je rends public. Le tableau de tant de milliers d'hommes persécutés par des Conquérans farouches , qui d'une main tenoient un Crucifix , & de l'autre enfonçoient le poignard dans le sein de leurs victimes ; le contraste des mœurs des Vaincus opposé aux fureurs des Conquérans ; les devoirs des Princes Européans , la conduite , qu'il étoit de leur intérêt de tenir avec les Peuples du Nouveau Monde ; tels furent les objets qui fixerent toute mon attention ; Sujet sublime , & digne d'intéresser tous les cœurs , si j'avois réussi à développer les grandes vérités qu'il offroit.

Je suppose qu'Azor Roi du Pérou a été conduit en Espagne. Pendant deux ans de captivité & de malheurs il s'instruit des mœurs de l'Europe ;

Et ce n'est qu'après l'étude qu'il a faite des Loix & des usages du nouveau climat où il vit, que je le mets en Scene avec Charles - Quint. J'ai lié au sujet principal la conjuration que trama Pizarre, pour se rendre maître du Pérou en son nom, après l'avoir conquis au nom de son Prince.

L'Art Dramatique est devenu une carrière bien difficile à parcourir depuis que tous les genres sont confondus. Plusieurs Amateurs des Ouvrages de l'Antiquité & du siècle dernier avoient prévu qu'à force d'applaudir des Drames, dont les Scenes ne seroient qu'esquissées, l'art du Dialogue, le développement des passions paroîtroient superflus pour réussir. Chaque Auteur a sa Poétique particulière. Le genre vraiment comique est perdu : celui même du Préjugé à la mode, a fait place au genre purement larmoyant. On pleure au Théâtre, où la gaieté Françoisse s'amusoit du sel d'un Vaudeville : des Sujets qui, développés avec force, eussent produits cinq Actes pleins d'intérêt & de situations, sont réduits à quelques Scenes, qui servent à peine de canevas à la légère enluminure que leur prête la Musique. Je sais que l'on répond que tous les genres de plaisir sont précieux ; & que pas un seul ne doit être exclu. Mais je demande à mon tour,

si les Arts & les Lettres ne sont pas comme un arbre majestueux , aussi digne de notre reconnoissance , que de notre admiration. Eh bien ! quel Cultivateur préférera de laisser épuiser une souche vigoureuse , plutôt que d'élagner des rameaux , dont les feuilles peuvent donner un ombrage agréable , mais qui nuisent aux fruits , que des rameaux plus utiles eussent donnés ? J'avouerai encore qu'il est triste d'annoncer la décadence du vrai goût. Mais que l'on doive se refuser à ce devoir , par la raison que cette vérité trop répétée peut dégrader la Nation à ses propres yeux , c'est ce que je nie. Ce que l'on doit craindre , c'est qu'elle parvienne à ne pouvoir plus rougir de ses erreurs. Quel est le meilleur Citoyen , de celui qui la rappelle à sa véritable grandeur , qui l'avertit des ressources sublimes que la nature lui a données , & de l'abus qu'elle en peut faire ; ou de celui qui , en adulant ses goûts passagers , espere profiter du tourbillon de la mode , pour être élevé où il ne seroit jamais parvenu dans un temps , où le prestige de l'inconséquence n'eût point prévalu.

Quant aux unités , il paroît que l'on convient de ne les plus admettre. Quant aux passions , les personnes qui paroissent annoncer une étude plus réfléchie du cœur humain , font dépendre leur effet

D'une multitude de faits liés ensemble ; quant au style , on pense qu'un homme déchiré par des mouvemens très-violens peut débiter de superbes descriptions ; & l'on oublie que nos grands maîtres ont prescrit précisément tout le contraire. M. De Voltaire , qui le premier a joint la pompe du Spectacle à l'intérêt des passions , semble servir d'autorité aux nouvelles dissertations , écrites pour défendre le goût nouveau. Comment l'aveuglement peut-il aller jusqu'au point de citer l'Auteur de Mérope & de Brutus , pour appuyer ses erreurs ? Jamais ce grand homme n'a cherché la pompe théâtrale , pour produire l'intérêt. Ce qui est la cause dans nos Dissertateurs modernes , ne fut toujours pour lui qu'un effet qui résulta de la grandeur du Sujet , mais qui jamais ne fut le Sujet lui-même. Quand , par exemple , il voulut peindre Brutus , il dessina d'après l'Histoire même de sa vie. Il ne supposa point vingt faits étrangers à sa grandeur d'ame , pour en former le tableau. Ce qui eût été une fécondité stérile , & , de plus , outrageante pour son Héros. Car si l'on m'annonce l'éloge d'un grand homme , & que , pour peindre son caractère , on ne me présente ses véritables actions , que comme des accessoires ; & que les grands traits soient tous d'après l'imagi-

DISCOURS

nation du Peintre , je me dirai nécessairement ; la véritable ressemblance ne prêtoit sans doute point à l'expression du génie , à l'énergie du pinceau.

La Tragédie nationale est une mine nouvelle à fouiller ; mais cette entreprise a contre elle un obstacle qui retardera sa perfection plus qu'on ne pense. Je vais le détailler. Tous les Poètes Grecs ont représenté leurs Héros tels qu'ils étoient en effet. Sakespeare a dépeint Marguerite d'Anjou , Richard trois , d'après leurs véritables caractères. Jamais cette liberté Républicaine ne sera permise dans un Etat Monarchique ; & sans doute avec raison. Par exemple , lorsqu'on eut annoncé que l'on alloit mettre Bayard sur la Scene , je cherchai quel trait de la vie de ce Preux Chevalier pouvoit produire de grands effets. Je conçus alors que le moment de la mort de Bayard , des scènes avec le Connétable de Bourbon pouvoient donner lieu aux plus grandes beautés dramatiques. Je vis encore , que sa générosité pour une jeune fille qu'il rendit à sa mere , que ses soins généreux pour cette Dame , qu'il sauva avec ses deux filles des malheurs que l'on éprouve dans une Ville prise d'assaut , pouvoient former l'Épisode la plus intéressante ; d'autant plus qu'en supposant cette jeune personne , fille ou maîtresse de

quelque Prince Italien, ennemi de la France, il pouvoit en mourant avoir sauvé l'armée de son Roi, avoir donné un Allié à la France, une leçon mémorable à un héros armé contre son Prince légitime, à tous les Guerriers enfin l'exemple d'une continence égale à celle de Scipion. Mais auroit-on permis de peindre le Connétable de Bourbon tel qu'il étoit, d'entrer dans les détails des intrigues qui l'avoient forcé à être rebelle ? Et cependant quelle différence d'intérêts entre l'exposé de la vie privée d'un seul homme, & le tableau majestueux de la vengeance du Connétable, de la rivalité de Charles-Quint, & des principes de deux grands hommes, dont l'un étoit sans reproche, & dont l'autre, avec l'ame la plus grande, avoit été forcé à devenir criminel. Jamais l'entrevue de Pompée & de Sertorius n'auroit pu paroître plus intéressante.

Ainsi, par les entraves données au génie, on est forcé de s'attacher aux petits faits, au lieu de déployer toutes les richesses d'un vaste ensemble ; les Sujets alors se trouvant réduits à peu de chose, on est contraint de recourir à des Épisodes de pure fiction, qui offrent des personnages, dont le Romanesque se décele toujours, quelque soit l'art de l'Ecrivain.

Avant d'écrire ces courtes observations, je m'étois proposé de détailler plus encore mes idées sur les différens objets que j'ai traités; mais toute dissertation est d'autant plus délicate à écrire, que l'on est toujours soupçonné raisonner moins par amour pour l'art en lui-même, que par envie contre ceux dont on combat le sentiment. Je me garderai bien d'approfondir ces vérités utiles. Je sais trop que les plus légères observations donnent lieu à des applications malignes, que ne nous pardonnent jamais ceux qui en sont l'objet, & que nos ennemis savent les faire naître des expressions les plus candides, pour multiplier nos adversaires.

Je me garderai bien plus encore de paroître vouloir répondre aux objections que l'on fera contre ma Piece; je me permettrai seulement quelques réflexions sur le Rôle de Charles-Quint. Peut-être plusieurs personnes, d'après l'idée qu'elles se sont faite du génie de cet Empereur, le trouveront-ils trop inférieur à mon Inca. Je réponds à cela, que je l'ai représenté, non pas d'après l'impression que l'Histoire de sa vie peut avoir faite sur les autres; mais d'après celle que j'ai éprouvée moi-même. Je ne pense pas que le premier Conquérant du Monde, opposé à un homme vraiment vertueux,

puisse soutenir la comparaison. Et peut-être ne seroit-il pas indifférent pour le bonheur des hommes, que l'on présentât ainsi sous le véritable point de vue, où l'on devroit les considérer, ceux qui n'ont eu d'autres droits à l'immortalité, que leur art funeste à faire impunément des malheureux par goût, & par amusement. Charles-Quint fut un grand Politique; je l'ai dépeint tel; mais cette définition est trop souvent synonyme à celle de vicieux; sa grandeur ne pouvoit être la même que celle de mon Péruvien. Je ne pense pas d'ailleurs qu'un seul Français puisse voir sous d'autres rapports l'ennemi qui trompa tant de fois & si cruellement le loyal François premier. Aux yeux du Philosophe, je l'aurai peut-être trop ménagé. Je ne me justifie point pour ceux qui réduisent à sa juste valeur la grandeur véritable des Rois. Je n'ai point ajouté de notes historiques, parce que j'ai pensé que tous les événemens du siècle, où vivoit Charles-Quint, sont si connus, que je ne pourrois écrire que ce que tous mes Lecteurs savent d'après d'excellens Historiens. La seule objection que l'on m'a faite, & qui m'a paru être importante, c'est l'amour de Charles-Quint pour une Péruvienne; mais tout le monde sait que ce Prince fut susceptible

XIV DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

de cette passion , qui a paru même être plus particulière aux hommes illustres , qu'à tous les autres.

Rien n'étoit plus facile pour moi , que de laisser la Scene au Pérou. Un Vice-Roi eût joué le rôle de Charles-Quint , & déployé la même Politique. A quelques Vers près , qu'il m'eût fallu supprimer , ma Tragédie n'offroit plus cet objet , qui en pourra paroître un de Critique. Mais combien la peinture des mœurs , le développement de la Politique , la grandeur d'Azor eussent perdu , si je n'avois opposé à mon Péruvien , qu'un homme fier d'une autorité précaire , & dont les actions & les réponses ne pouvoient être qu'une suite des ordres qu'il auroit reçus. L'amour de Charles-Quint donne bien plus de mouvement à l'action. D'ailleurs je l'ai motivé avec soin. Si la Tragédie développe les passions , sans instruire , elle rentre dans la classe des petites brouilleries de ménage ; alors autant faire des Drames en Prose , & quitter le Cothurne. Au reste j'expose seulement mon avis , sans prétendre combattre celui de mes Lecteurs ; mais je dois faire voir que je pouvois changer le lieu de la Scene , sans aucun travail , & que je n'ai pas cru devoir le faire.

E R R A T A.

JE prie mes Lecteurs de faire attention à l'Errata ; parce qu'il s'est glissé quelques fautes essentielles à corriger.

Page 17. Le Milanois , lis. le Milanès.

Pag. 32. au Vers s'apprêterent au carnage , il faut s'apprêtent.

Pages 38 , 50, 51. au lieu du mot de Cufer, lis. Culco ; c'est le nom d'une Ville célèbre du Pérou.

Pag. 76. Mais qui peut vivre , ici , mettez la virgule après ici.

Pag. 85. au titre, ôtez le nom de PIZARRE.

Pag. 88. Vu que le ciel , lis. Un que , &c.

Lisez par-tout Charles sans s , & François avec un a.

PERSONNAGES.

AZOR, Prince Péruvien, prisonnier à Madrid.

CHARLES-QUINT, Empereur & Roi d'Espagne.

ZULMIRE, Princesse Péruvienne ; Amante d'Azor.

TACMA, Pere d'Azor.

PIZARRRE, Conquérant du Pérou.

ZULIBEC, Péruvien, Confident d'Azor.

GUZMAN, Confident de Charles-Quint.

PÉRUVIENS.

GARDES ESPAGNOLS.

La Scene est à Madrid, dans le Palais de Charles-Quint.

AZOR.

A Z O R ,
O U
LES PÉRUVIENS,
TRAGÉDIE.

Le Théâtre représente dans l'enfoncement le Palais de Charles-Quint. Sur la droite on voit une Tour où sont enfermés les Prisonniers d'Etat. Sur la gauche est un Temple. La Salle du Palais, où se passe la Scene, est ornée des dépouilles des Péruviens.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHARLES-QUINT, GUSMAN.

CHARLES-QUINT.

CH E R Gusman, dans mon cœur viens descendre avec moi,
Connoître Charles-Quint, & lui prouver ta foi.

A

2 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Le poids de mes secrets m'accable & me fatigue
Au milieu des faveurs que le sort me prodigue.
Arbitre de vingt Rois, Maître de tant d'Etats,
Je cherche le bonheur, & ne le trouve pas.
Je languis sans espoir : une amoureuse flamme
Est-elle donc toujours un besoin pour notre ame ?
Ni les pénibles soins d'une altière grandeur,
Ni les revers du sort, ni l'excès du malheur
A ce joug importun ne nous peuvent soustraire ;
Et même, à qui le porte, il semble nécessaire.

G U S M A N.

Que dites-vous, Seigneur, & quel est ce transport ?

Quoi vous, qui commandez aux caprices du fort,

Cédez-vous à l'Amour ?

C H A R L E S - Q U I N T.

Les Rois par la tendresse
Se consolent, Ami, de leur trompeuse yvresse.
Cet appareil si grand qu'on nomme Majesté,
Est le voile dont l'art couvre la volupté.
Depuis près de huit jours une femme inconnue,
Etrangere en ces lieux s'est offerte à ma vue :

J'ignorois son pays , son nom & ses projets ;
 Je ne connoissois d'elle encor que ses traits.
 Je n'en brûlois pas moins . . . J'ai cru voir l'in-
 nocence

Sous les traits de l'Amour s'armer de la décence:
 Mais ses yeux languissans, embellis par les pleurs,
 Semblent toujours gémir des plus cruels mal-
 heurs.

Tout autre , curieux de calmer ses alarmes ,
 Eût du Bandeau royal essuyé tant de larmes.
 La politique encor l'emporta sur l'amour :
 La nuit fait mes secrets, mais je crains le grand
 jour.

Les yeux de l'Univers veillent sur moi sans cesse,
 On nous pardonne un crime , & point une foi-
 bleffe.

Mais je veux rompre enfin ce silence fatal.
 Ah ! si ses pleurs, Ami, couloient pour un Rival.
 Souvent dans ce Palais , éperdue , égarée ,
 Elle porte ses pas ; & sa vue éplorée
 Semble toujours chercher quelque objet étranger.
 Mon cœur n'y suffit plus... Je veux l'interroger.
 Pardonne . . . Trop long-temps c'est te dire que
 j'aime.

4 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

G U S M A N.

Vous le savez, Gulman est un autre vous-même,
Seigneur. Mais dans quel temps, brûlé de nou-
veaux feux,

Votre cœur nourrit-il un amour dangereux ?

Tout s'arme contre vous : un si honteux délire

Va-t-il vous arracher aux soins de votre Empire ?

C H A R L E S - Q U I N T.

Oui, l'homme est foible, Ami ; mais l'ame du
Héros

Sait être indépendante & des biens & des maux :

La mienne, trop souvent maîtresse d'elle-même,

Flatte ceux qu'elle hait , & punit ceux qu'elle
aime.

Eh ! Que penserois-tu, si ces transports secrets,
Que tu condamnes tant, secondoient mes pro-
jets ?

Si de mes feux enfin mon adroite prudence

A Pizarre lui-même avoit fait confidence ?

Ce discours te surprends ; je vais te l'expliquer.

J'ai pénétré Pizarre ; il songe à m'attaquer.

Conquérant du Pérou, fier, prudent, intrépide ;

Il joint à ses vertus les vices d'un perfide.

Je l'observe en secret. Des replis de son cœur

Mon œil, depuis long-temps, fonde la pro-
fondeur.

Mais l'instant est venu. Ma crédulité même
 Me devient contre lui mon plus sûr stratagème.
 C'est un monstre affamé, qui veut tout en-
 gloutir ;
 Pour le mieux terrasser, il le faut endormir.
 Plus il croira mon cœur occupé de sa flamme,
 Moins il se défiera des forces de mon ame.
 Il m'a fait demander un entretien secret :
 Sans doute il a conçu quelque nouveau projet ;
 Mais je veux lentement consommer mon ou-
 vrage :
 Sur sa fausse candeur je jugerai sa rage ;
 Je fais, quoiqu'il me puisse aujourd'hui proposer,
 Et ce que j'en dois croire, & ce qu'il peut oser.

G U S M A N.

Mais connoissant son ame en ruses trop féconde,
 Comment lui livrez-vous, Seigneur, un autre
 Monde ?

Contre l'ambition d'un Sujet dangereux,
 Qui peut vous rassurer ?

C H A R L E S - Q U I N T.

Un autre ambitieux.

Tu connois Dom Juan. Pizarre en son absence
 L'a chargé d'affermir sa nouvelle puissance.

A iij

6 AZOR, OU LES PERUVIENS;

Le traître ne fait pas que j'ai su contre lui
Tourner tous ses projets , & jusqu'à son ami.
Ses secrets révélés trahiront son audace :
Qu'auroit pu l'amitié?...Je promettois sa place.
Ce Confident si cher devenu son rival ,
De tous ses ennemis sera le plus fatal.
C'est ainsi qu'à son gré ma prudence se joue
Des aveugles mortels , qu'après je désavoue.
Mais toi , qui méritas de sonder avec moi
Ce cœur impénétrable à tout autre qu'à toi ,
Gusman , suis tous ses pas. Ma longue expé-
rience

M'apprit, qu'indifférente & foible en apparence,
Plus d'une cause enfin a produit quelquefois
Les désastres du Monde , & la honte des Rois.
Mais il vient : Laisse-nous . . . Si , bravé par le
traître ,
Je ne m'en venge pas , j'ai mérité de l'être.

Gusman sort.



SCENE II.

CHARLES-QUINT, PIZARRE.

CHARLES-QUINT.

PIZARRE, quel bonheur, quel plaisir pour
un Roi

De choisir un Ministre, un Ami tel que toi !
Politique éclairé, Guerrier infatigable,
Tu joins à tant de gloire une ame irréprochable.
Parle, quel grand objet intéresse ton cœur ?
Quel danger, quel exploit réveille ta valeur ?

P I Z A R R E.

Vantez moins mes travaux, vous devez me
connoître,

Seigneur ; tout dans mes vœux se rapporte à
mon Maître.

J'ai conquis le Pérou : mais les Peuples vaincus
Opposent à nos loix leurs mœurs & leurs vertus.
C'est peu de vaincre ; il faut assurer ses con-
quêtes,

Accoutumer au joug de si superbes têtes ;

8 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Mais pour y parvenir , qu'avez-vous résolu ,
Seigneur ? Et ce projet , que vous aviez conçu ,
L'exécuterez-vous ? Déjà le temps nous presse :
Tout délai paroîtroit imprudence ou foiblesse.

C H A R L E S - Q U I N T .

Tout est prévu , Pizarre ; un second Univers
Donne l'exemple au nôtre , en recevant mes fers.
Le Monde & mon pouvoir étendent leurs li-
mites :

Mais de tant de succès j'ai combiné les suites.
Le Pérou par toi seul est soumis à mes Loix :
Azor , le fier Azor , le plus grand de ses Rois ,
Esclave dans ces lieux , & paré d'un vain titre ,
Voit en moi de ses jours & le maître & l'arbitre.
Mais il peut m'être utile. Il osa me braver ;
Et , pour mieux l'en punir , je le veux conserver.
Ta fidelle amitié , dont je puis tout attendre ,
M'a promis qu'en ce jour Azor feroit ton gendre.
Consummons ce projet ; appui de ma grandeur ,
Ami , conçois-tu bien quelle est sa profondeur ?
Combien cet heureux jour importe à ma puis-
sance !

Un sentiment plus cher hâte encor ma ven-
geance.

Cette beauté touchante

TRAGÉDIE.

9

PIZARRR E.

Eh quoi ! Toujours, Seigneur,
Cette femme inconnue occupe votre cœur ?
Et que diroient les Rois jaloux de votre gloire,
S'ils favoient qu'une femme assurant la victoire,
A vengé leur défaite, & soumis à ses loix
Le Maître de l'Europe & le vainqueur des Rois?

CHARLES - QUINT.

Applaudis-moi plutôt d'une si juste flamme :
Ma gloire même ajoute au bonheur de mon ame.
Fille du plus puissant, du dernier des Incas,
Cette Etrangere unit la noblesse aux appas.
Je prétends par l'hymen couronner ma tendresse,
Et devoir quelque jour ma force à ma foiblesse.
Je vois de mes succès le Musulman gémir,
Le Germain s'étonner, & le François frémir.
Si les Rois, mes rivaux jaloux de ma puissance,
Arment pour me ravir les fruits de ta vaillance,
La politique alors autorise mes feux,
J'oppose à leurs desseins le plus sacré des nœuds :
Zulmire étant Princesse, & destinée au trône,
Me donne en m'épousant des droits à la cou-
ronne :

Le nom d'Epoux détruit celui d'Usurpateur,
Et l'Amour par l'hymen assure ma grandeur.

10 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*
Azor lui-même alors paroîtra te défendre,
Soutenir par devoir le titre de ton gendre :
Devenu le premier de mes nouveaux Sujets,
Son bras secondera ma gloire & mes projets.

P I Z A R R E.

Mais, Seigneur, s'il résiste ?

C H A R L E S - Q U I N T.

A sa fiere arrogance
J'opposerai les nœuds d'une sainte alliance,
Et la Religion, ce prétexte des Rois.
Il m'a dans mes projets servi plus d'une fois.
Cet hymen pour Azor m'offre une double chaîne:
Chrétien, de tout son Peuple il s'attire la haine,
Si fidele à sa foi, fidele à ses aïeux,
Il ne veut abjurer ni sa Loi, ni ses Dieux ;
Tu connois comme moi ces cruels Cénobites,
Enfans du fanatisme, habiles hypocrites,
Dont l'art est de placer leur tribunal affreux
Entre le trône auguste & des Rois & des Dieux.
Je puis livrer Azor à leurs mains homicides.
Ces tigres de carnage & de larmes avides,
Intéressant Dieu même à leurs saintes fureurs,
Des noms les plus sacrés appellant tant d'hor-
reurs ;

Prenant enfin sur eux tout l'odieux du crime ,
Diront venger le Ciel en frappant ma victime.

P I Z A R R E.

Seigneur, le fier Azor vous est donc peu connu:
Il vit par grandeur d'ame, il mourra par vertu.
Qu'importe à nos desseins qu'un trépas inutile
Nous venge des discours d'un Captif indocile.
Il faut à nos desirs apprendre à le plier ;
L'aveugler, le séduire au point de s'oublier,
L'opposer à lui-même.

C H A R L E S - Q U I N T.

Eh bien ! je le puis faire.
Dans les fers en ces lieux ne tiens-je pas son
Pere ?

Le Fils au moins en lui tremblera pour des jours,
Dont il pourra trancher ou conserver le cours :
La nature en ce jour me prêtera ses armes ;
J'ouvrirai, malgré lui, la source de ses larmes.

P I Z A R R E.

Seigneur, de ce moyen le succès est douteux.
Au lieu d'un ennemi vous en combattrez deux.
Les principes du Fils affermis par le Pere,
Ne vous opposeront qu'une ame plus altiere.
Attaquons mieux Azor. Si ce farouche orgueil,
Qui voit les fers, la gloire & la mort du même œil,

12 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Refusoit de souscrire à votre Loi suprême ,
Peut-être , en paroissant adopter son système ,
Sur ses vrais intérêts son cœur s'abuseroit ;
En croyant vous trahir , lui-même se perdrait.
Permettez qu'en ce jour , pour mieux servir
mon Maître ,

Je prenne le langage & le rôle d'un traître.
Je paroîtrai vouloir lui servir de vengeur ,
Desirer partager son trône & sa grandeur :
Il ne verra dans moi qu'un ami trop fidele.
Criminel par devoir , & par vertu rebelle.
Sans servir vos projets , la mort vous vengeroit :
Mais ici pas à pas ma main l'entraîneroit
De malheur en malheur , & d'abyme en abyme ;
Chaque serment seroit un coup pour la victime...

(*Du ton le plus affectueux.*)

Je ne vanterai point l'effort qu'aura coûté
Un rôle si contraire à ma fidélité ;
En parlant contre vous à ce Captif farouche ,
Mon cœur à chaque mot désavouera ma bouche.

CHARLES-QUINT, avec une douceur contrainte.

Pizarre , ton discours répand sur mes esprits
Un jour qui les éclaire , & dont je sens le prix.
Je veux interroger ce mortel trop sauvage ,
Lui parler de son Pere , ébranler son courage.

Mais sur-tout ne vas point t'expliquer avant
moi.

Je prétends le laisser seul à seul avec toi.

Qu'on me l'amene.

Pizarre sort.

SCENE III.

CHARLES-QUINT *seul.*

O Sort, à mes vœux favorable,
Ce Pizarre aujourd'hui deviendrait-il coupable?
Ebloui de l'éclat de son projet nouveau,
Le crime auroit-il mis sur ses yeux son bandeau?
Ah ! je le haïrois de me rester fidele.
Quel plaisir ! Qu'il m'est cher, s'il peut être un
: rebelle.

Je pourrai donc enfin t'écraser aujourd'hui !
Tes services passés cedent à celui-ci.
Sa ruine pour moi vaut plus qu'une victoire.
Son orgueil en secret pense effacer ma gloire.
Mais depuis trop long-temps la fortune lui rit ;
Sachons feindre, & bientôt l'ingrat tombe &
périt.

14 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

*(Azor paroît , conduit par Pizarre ,
& suivi de Soldats.)*

Il vient. Comme l'espoir sur son front se déploie!
Il me trahit : cachons & ma haine & ma joie.

SCENE IV.

*CHARLES-QUINT, AZOR,
PIZARRE, GARDES.*

CHARLES-QUINT.

ENFIN je veux te rendre, Azor, la liberté :
Pour tes Concitoyens plus de captivité ;
Cede ; tout dans ces lieux tremble sous ma puissance.

A Z O R.

Arrête ; tout n'est pas sous ton obéissance :
Les deux Mondes vaincus peuvent trembler
sous toi ;
Un seul homme te brave.

CHARLES-QUINT.

Et cet homme ?

A Z O R.

C'est moi.

CHARLES-QUINT.

Dans ma Cour !

A Z O R.

La grandeur n'absout point un perfide.
Qui de nous doit trembler, si le crime est timide ?
Ne te souvient-il plus, ennemi trop fatal ,
Que dans Azor tu vois un homme , & ton égal ?

CHARLES-QUINT.

Esclave audacieux !

A Z O R.

Qui, moi ! Moi, qui te brave.
Où le crime n'est pas, il n'est jamais d'Esclave.
Cesse de m'outrager, cherche un ami dans moi ;
Parle , mais parle en homme , & je t'écoute en
Roi.

CHARLES-QUINT.

Quoique rebelle, Azor, ta fierté m'intéresse ;
Je te plains, je veux même appuyer ta foiblesse.
Le sort t'a tout ravi.

A Z O R.

M'a-t-il ravi l'honneur ?
Le sceptre fait le Roi, la vertu la grandeur.
Le sort dans sa fureur choisit mal sa victime ;
Mon innocence augmente & répare son crime :

16 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Par toi, sans m'effrayer, il a pu m'écraser.

Tu me plains ! Réfléchis ; me plaindre est
t'accuser.

CHARLES-QUINT.

Va : mon nom, ma grandeur, mon rang me
justifie.

A Z O R.

Ta grandeur ! Nomme-t-on ainsi la tyrannie ?
Depuis deux ans entiers que durent mes mal-
heurs ,

Pour pouvoir m'expliquer vos forfaits & vos
mœurs ;

J'étudie avec soin ces fastes de l'histoire
Que l'orgueil parmi vous consacre à votre gloire.
Je n'y vois que forfaits, que meurtres, que
combats ;

Le crime vous rassemble, il germe sous vos pas.
Pour moi tout dans vos Loix est une énigme
obscuré ,

Par-tout vous remplacez par l'homme la Nature.
Où donc est ta grandeur ?

CHARLES-QUINT.

Dans moi. . . . De nos climats
Puisque tu fais les Loix & connois les Etats,

Nous

Nous sommes seuls , écoute : & qu'un récit sincere
Te soumette à mes vœux , te convainque &
t'éclaire ;

Sur toi les préjugés ont acquis trop de droits ,
Mon cœur les abandonne au vulgaire des Rois.
Me voudrois-je soumettre à ces Loix chiméri-
ques

Que l'ignorance oppose à l'Art des politiques ?
Ces Loix ont à mes coups livré François Pre-
mier.

Le Prince en lui suit trop la foi du Chevalier,
S'il m'avoit imité , des chaînes de Pavie
Il auroit pu sur moi venger l'ignominie ;
Il eût , en me donnant ses Etats pour prison ;
Fixé le Milanois pour prix de ma rançon :
Ma politique enfin me soumettra l'Europe ,
Sous mille heureux replis mon ame s'enveloppe.
J'ai vu contre la France armer même un Bourbon,
Plus d'un Prince me vend & son bras & son nom,
Ce chef des Protestans qui brave ma justice ,
Le Duc de Saxe enfin va marcher au supplice :
Je redoute sa secte , & je l'écrase ici ;
Je la soutiens en France où me sert son parti.
Je forge chaque jour les chaînes de l'Empire ,
Et l'Univers tremblant se tait , rampe & m'ad-
mire.

18 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Mon art confond les droits de la terre & du ciel :
Du Pontife & du Roi , du Trône & de l'Autel.
Ce Prêtre , qui dans Rome en proie à mille
alarmes ,

Oppose l'encensoir aux succès de nos armes ,
S'est démis sous mes coups de son foudre impuis-
sant :

J'ai tenu dans mes fers ce Lion rugissant.
Mais pour tromper un Peuple esclave de l'exem-
ple ,

Par mes ordres l'encens fumoit dans chaque
Temple ;

Et le vulgaire a cru que le Ciel briserait
Ces fers , que ma main seule en secret resserroit.
Ces préjugés fervils , que mon ame dédaigne ,
Je ne les foule aux pieds que parceque je regne.
L'homme doit sur son rang toujours régler son
cœur.

Ta vertu prétendue , Azor , fait ta grandeur ;
Quelle grandeur , hélas ! Quand la triste impuis-
sance

Te soumet à la mort , aux fers , à l'indigence.
Moins de foibles remords ; plus de pouvoir sur
tout ;

On n'est point criminel quand le succès absout.

Un Captif pour ressource a des vertus stériles ;
Un Roi n'en doit jamais admettre que d'utiles.

A Z O R.

De tes brillans exploits voilà donc le secret !
Comment l'homme peut-il admirer ce qu'il hait ?
Je n'échangerois pas mes fers contre ta pompe :
Mon cœur seul juge bien, & l'Univers se trompe.
Mais tu prétends , dis-tu , rendre heureux mes
Sujets :

Parle ; à ce prix je puis écouter tes projets.
Que me proposes-tu ?

CHARLES-QUINT.

La Fille de Pizarre ,
Et ma Religion , dont ta Loi nous sépare.
Ton cœur pourroit-il croire à ces Idoles vains ,
Qu'après les avoir faits , adorent les humains ?
Brûles-tu ton encens pour un buste d'argile ,
Que de fragiles mains ont dû faire fragile ?
Cet astre dont le cours & les puissans rayons
Fécondent la nature & fixent les saisons
Cet astre est-il ton Dieu ?

A Z O R.

Ce seul doute m'outrage.
J'adore l'Ouvrier , & mon Peuple l'ouvrage.

* B ij

20 *AZOR, OU LES PERUVIENS;*

Quand on fait être juste , on est assez savant.
Le tien fait davantage , est-il plus innocent ?
L'intérêt fait vos Loix , l'équité fit les nôtres :
Si j'ai mes préjugés , n'avez-vous pas les vôtres ?
Quant à l'Hymen , mon cœur ne peut plus
s'engager.

J'aime , & rien ne pourra me contraindre à
changer.

On m'a ravi l'objet de ma flamme immortelle :
Zulmire étoit son nom , je lui mourrai fidele.

CHARLES - QUINT.

Tu me refuserois ! Ignores-tu mes droits ?
Oserois - tu ?

A Z O R.

Toujours j'ose ce que je dois.
Quand on n'est point sincere ou vertueux par
feinte ,
On n'est jamais parjure ou criminel par crainte.
La force t'a donné des droits sur mes Etats ,
Si l'on peut nommer droits le hazard des com-
bats.

Mais qui t'en a donné contre mon innocence ,
Chrétien ? Est-ce ta Loi ? Veut-elle la ven-
geance ?

Permet - elle la rage à ton ambition ?
J'en accuse ton cœur , non ta Religion.

PIZARR E.

Ainsi votre clémence enhardit sa foiblesse ;
 Seigneur ; vos bienfaits même irritent sa rudesse ;
 Cessez de l'épargner , avez-vous oublié
 Comme l'on dédaigna jusqu'à votre amitié ;
 Comme l'orgueil joignit le dédain à l'outrage ?
 Quand hier ce Captif dont la constance & l'âge
 Avoit touché ce cœur trop prompt à s'attendrir,
 En vous intéressant crut avoir à rougir ;
 Il demandoit la mort , & s'oubliant lui-même ;
 Il n'implorait les Dieux que pour un fils qu'il
 aime.

A Z O R.

Ciel ! Qu'entends-je ? Un vieillard séparé de
 son fils !
 Il veut mourir Quel trouble en mes sens
 attendris !
 Le vulgaire n'a point ce sacré caractère.
 Tu m'en a dit assez Ce héros C'est
 mon pere.

Oui je le reconnois à sa noble candeur.
 Lui seul a pu braver ta haine & ta grandeur.
 Peut-être ce vieillard touche à sa dernière heure :
 C'est dans les bras d'un fils qu'il faut qu'un pere
 meure.

22 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Ma bouche en réchauffant son sein glacé ,
mourant ,

Ranimera peut-être un souffle encore errant.....

Tu te tais , tu jouis de mes douleurs mortelles :

Ainsi que tes fureurs , tes bontés sont cruelles.

Respecte sa vertu , je te pardonne tout :

Dans moi , le Roi te hait ; le fils t'aime &
t'absout.

CHARLES-QUINT.

Tu ne t'es point trompé ; crains pour lui son
audace ,

Tu le verras : fais plus , obtiens pour lui sa grace.

Qu'il soit seul avec toi complice de son sort :

Voit d'un côté l'Autel , & de l'autre sa mort.

C'est à toi qu'en ce jour je remets ma vengeance ;

Sa tête répondra de ton obéissance.

Bien plus , douze vaisseaux chargés de prison-
niers ,

Ont conduit dans nos ports vos rebelles guer-
riers.

Ils arrivent ici mourans chargés de chaînes ,

Tu peux briser leurs fers & soulager leurs peines.

Tu m'entends : je te laisse , & Pizarre avec toi ;

Respecte ses conseils , il peut tout sur son Roi.

Il sort.

SCENE V.

AZOR, PIZARRE.

AZOR.

Ainsi vous unissez la fureur à la ruse !
Cruel, tu vois mon trouble, & ta rage en abuse :
Mon pere est dans ces lieux ; parle, quel est
son sort ?

Quel ordre as-tu reçu ? Lui donne-t-on la mort ?

PIZARRE.

Seigneur, connoissez mieux mon dévouement
sincere :

Je fais trop respecter l'auguste caractere ,
Que dans vous le malheur reçoit de la vertu.
Vous pouvez remonter sur ce trône abattu

AZOR.

Dieux ! Quel est le dessein de ta bonté ? Bar-
bare ,

Je crains moins tes forfaits : va , soit toujours
Pizarre.

PIZARRE.

Prince , je n'ai jamais approuvé les fureurs

24 *AZOR, OU LES PERUVIENS;*

Qu'ont exercé sur vous vos barbares vainqueurs.
Il est vrai, j'ai servi leur dessein sanguinaire,
Mais ces crimes, Seigneur, furent ceux de la
guerre :

La rage du soldat méconnoît tout pouvoir ;
La Loi des Conquérans est de n'en point avoir.

A Z O R.

Les Conquérans, dis-tu ? Qui te forçoit à l'être ?

P I Z A R R E.

Mon Roi.

A Z O R.

Notre devoir est notre premier maître :
Pour illustrer ton Roi falloit-il te flétrir ?
Mais quand l'intérêt parle, il est doux d'obéir ;
Cesse. L'ambition est ou vice ou foiblesse,
L'homme doit en avoir ; mais mentir est bassesse.
Ces crimes sont les tiens : pouvant les con-
damner,
Tu les récompensois, c'étoit les ordonner.
Acheve.

P I Z A R R E.

En ce moment tout s'arme, tout conspire,
Le Démon des combats va diviser l'Empire.
Mais trop de fois ce fer a brillé dans nos rangs,

Il naît beaucoup de Rois & peu de Conquérans.
 Charles sans moi bientôt défendra sa Couronne:
 A lui-même en ce jour ma valeur l'abandonne.
 Peut-être ai-je trop fait en servant cet Etat ;
 Et son cœur me doit trop pour n'être pas ingrat.
 La prudence en ce jour enchaîne mon courage:
 Je me trompe, ou le sort lui réserve un outrage;
 Alors je le verrai, devenu mon sujet,
 D'une lente vengeance implorer le bienfait.
 L'art de laisser les Rois mendier nos services,
 Leur montre leurs besoins, & fixe leurs caprices.
 Mais un dessein plus grand, plus digne de mes
 vœux ,

Eleve en l'occupant mon cœur ambitieux.
 Charles en secret me craint: l'éclat de ma fortune,
 Blesse ses yeux jaloux, l'attriste & l'importune.
 Mais si son vain orgueil gémit de ma grandeur,
 Le seul nom de sujet indigné ma valeur.
 Eclatons : le héros doit l'emporter sur l'homme;
 Est-il plus Roi que moi, qui conquis un
 Royaume ?

Qui fut le conquérir, saura le conserver :
 Que ce Rival, s'il l'ose, y vienne me braver.
 Je saurai lui prouver que la toute-puissance
 Est due à la valeur autant qu'à la naissance

J'ai des secours encor que je n'explique pas.
 Secondez mes projets, osez suivre mes pas :
 Oui, Seigneur, agréez le titre de mon Gendre.
 J'aurois alors un fils, une fille à défendre :
 Et les augustes nœuds qui nous réuniroient,
 Appuyeroient ma révolte, & la consacreroient.
 Vice-Roi du Pérou, dictant la Loi suprême,
 J'aurois sans le porter les droits du Diadème.
 Mais le Ciel au Pérou doit un Roi vertueux.
 Charles plus méprisé s'il étoit moins heureux,
 A nos plus fermes mains remettant son tonnerre;
 Grand, par nos seuls travaux, fait éblouir la
 terre.

J'ai pu vaincre pour lui, je peux régner pour moi,
 Pour vous, dont le bonheur sera ma seule loi ;
 Unis par nos desseins, égaux par la Couronne,
 A deux Princes amis il suffira d'un Trône.

A Z O R.

Voilà donc ce dessein dicté par l'amitié ?
 Que tu déguise bien ta funeste pitié !
 Servile Européen, que sert de te contraindre ?
 Chez vous l'art de parler n'est donc que l'art de
 feindre.

Tu veux que contre moi je te prête mon nom,

Que je serve d'excuse à ton ambition.
 La droiture a toujours fait toutes mes délices,
 Par d'obscures vertus je fuis d'illustres vices.
 Je ne me croyois Roi qu'en faisant des heureux,
 Je ne le pourrois plus, le Trône m'est affreux.
 Tu formerois mon Peuple à ces arts homicides,
 Qui fans les rendre heureux, rendent les cœurs
 perfides :

Il seroit criminel, j'aurois à le punir ;
 Et je ne veux toujours avoir qu'à le chérir.
 Me serois-tu fidele ?

PIZARRRE.

Oui, je jure de l'être.
 Eprouvez

A Z O R.

Toi fidele ? Et tu trahis ton Maître ?
 Né simple Citoyen tu veux tromper ton Roi,
 Sur le Trône aurois-tu du respect pour ta Loi ?
 Que coûte un second crime à ces ames perfides
 Que le premier à peine a pu trouver timides ?
 Cesse de m'éclairer sur un vil intérêt,
 Je ne te promets point de garder ton secret.
 Mérite cette grace, apprens à me connoître :
 Si ton Maître est cruel faut il que je sois traître ?

23 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Par ses propres leçons le Ciel fait le punir :
Lui-même , en trahissant , t'apprend à le trahir.
Plains - toi de ma fierté ; mais l'honneur est
sincere.

Ma gloire , mon devoir

P I Z A R R E.

Est de sauver ton pere.

Ce n'est plus à mon gendre à qui je vais parler ,
C'est au foible captif que je puis accabler.
Je tiens entre mes mains le destin de sa vie :
Ta fierté trop long-tems est restée impunie ;
Ou ma fille , en ce jour , avec toi va s'unir ,
Ou sur un échafaut ton pere va mourir.
Choisis.

A Z O R.

Monstre odieux ! Voilà ton caractère.
La force est des tyrans la ressource ordinaire.
Ainsi pour te fléchir ma bouche dicteroit
Des sermens , qu'en secret mon cœur désa-
voueroit !
Est-ce au pied des Autels , que chez vous
l'imposture
Brave plus hardiment les Dieux par le parjure ?
Ah ! Vous m'en puniriez , cher Auteur de mes
jours :

Mourons ; c'est de la mort que j'attens du secours.

PIZARRR E.

Je t'entens , viens , suis moi , viens voir tomber
la tête ;

Tu la proscriis : viens donc.

A Z O R.

Arrête , monstre , arrête.

Quel spectacle d'horreur se présente à mes yeux ?
Bourreaux , que faites-vous ? C'est le pur sang
des Dieux.

Déjà le fer se leve : arrêtez , sanguinaires.
Le malheur rend souvent les crimes nécessaires.
Tu m'ordonnes l'hymen , c'en est fait , inhu-
main ,

Mes Dieux auront ma foi , ta fille aura ma main.

PIZARRR E.

Tu promets : dans l'instant la pompe sera prête,
Et je vais à ce temple en ordonner la Fête.

SCENE VI.

A Z O R *seul.*

QUELLE fête ! grands Dieux ! quelle funeste
horreur !

30 *AZOR, OULES PERUVIENS,*
L'hymen est-il ici le Dieu de la fureur ?
Mon ame se flétrit , & ma douleur l'emporte.
Il est donc des momens , où l'ame la plus forte
Succombe sous l'effort d'avoir trop combattu ;
Et tout lui manque alors jusques à sa vertu.
Moi, succomber ! Après avoir vengé mon pere,
De ma Religion victime volontaire
Je veux mourir ; content de pouvoir en ce jour
Servir au moins mes Dieux , si je trahis l'amour,
Mais que vois-je ?

SCENE VII.

AZOR, ZULIBEC.

ZULIBEC.

C'EST lui.

AZOR.

Dieux ! Quelle douce joie
Se mêle au désespoir où mon ame est en proie !
Zulibec !

ZULIBEC à genoux.

O mon maître !

A Z O R *en le relevant.*

Epargne moi ce nom :
Souvenir trop affreux! Triste comparaison!
Sur tous les cœurs le mien régnoit par la
clémence :
Nomme moi ton ami Tu me rends ma
puissance.

Z U L I B E C.

Ami, puisque ce nom est cher à votre cœur,
Le Ciel a donc laissé désarmer sa rigueur ?
On dit que libre enfin, l'hymen qui vous console,
Vous donne pour épouse une jeune Espagnole ;
Et que Charles fléchi ne vous laisse en ce jour
D'autres fers à porter que ceux d'un tendre
amour.

Dès le moment heureux où Pizarre plus juste
En a reçu, Seigneur, votre parole auguste,
On a brisé nos fers Déjà tous vos sujets
Versent des pleurs de joie au seul nom de la paix.

A Z O R.

Ils sont heureux, dis-tu ! . . . Puissent-ils tou-
jours l'être !
Et toujours ignorer ce que souffre leur maître !

32 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*
ZULIBEC.

Que dites-vous ?

A Z O R.

Qu'un Peuple aveugle & malheureux
Par un frivole espoir laisse éblouir ses yeux,
Je n'en suis point surpris ; mais toi , que mon
cœur aime ,

Qui toujours dans mon ame a lu comme moi-
même ;

Comment as-tu pensé qu'un coupable plaisir
Aux Loix d'une Espagnole ici pût m'asservir ?
Trahirois-je à ce point ma gloire & mon Empire ?
As-tu donc oublié jusqu'au nom de Zulmire ?
Mais l'oublierois-je moi , ce jour , cet heureux
jour ,

Où l'hymen empruntoit les flambeaux de l'amour ?
Cher ami , quelle fête ! Accoutumés à l'être ,
Les Dieux sont moins heureux Zulmire
alloit paroître.

Tout à coup mille cris m'annoncent des Cou-
riers

Témoins des attentats de ces aventuriers.

Pour la première fois mon cœur connut la rage :
Mes mains , non sans horreur , s'apprêterent au
carnage :
De

De tous côtés je vois la mort & nos Tyrans
Nature , à ces forfaits connois-tu tes enfans ?
Je crie à mes Sujets que mon danger rassemble :
Avec moi vous régniez, amis; mourons ensemble ;

Chacun auprès de moi combat, meurt en héros.
Quand je vois un Vieillard traîné vers leurs
vaisseaux :

Ses cris troublent mon ame O Peuple
sanguinaire ,
Mon cœur me le nommoit ; frémis C'étoit
mon pere :

La nature & l'amour s'armerent avec moi ,
Je combatis en fils ; l'amant vengeoit le Roi.
Oui , je le délivrois : & déjà la victoire
Rassuroit mon bonheur , ma tendresse , & ma
gloire.

Lorsqu'ils font avancer ces vastes corps d'airain,
Qui vomissent des feux & la mort de leur sein ;
Déjà sur mes Soldats , tonnant avec furie ,
D'un seul coup mille fois la mort se multiplie.
Barbare invention ! Le plus grand des fléaux.
Un lâche fait lui seul tomber mille héros.
Je suis frappé : sur eux j'avois brisé mes armes ;
Que peut l'amour alors qu'il n'a plus que des
larmes ?

34 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Quel sort pour ce Vieillard ! Les vertus & les ans
Sont un titre de plus aux fureurs des Tyrans.
Bientôt on me transporte en ce País barbare.
Eh ! Mort , réunis-nous , puisque tout nous
sépare.

Moi , je vivrois ici Captif en liberté.
Quels Princes ! Quels abus de leur autorité !
La vérité ne luit à leur vue affoiblie
Qu'à la pâle clarté du flambeau de l'envie ;
Leur naissance les place : ils ne feroient point
Rois ,

Si les Rois se créoient par amour & par choix....
Nos maux sont soulagés alors qu'on les partage :
Mais le sort me ravit jusqu'à cet avantage.
Tu ne fais point encor combien j'ai combattu ,
Et quel crime je vais commettre par vertu.
Devine , s'il se peut , le nom de mon beau-pere ;
C'est un monstre , l'effroi , le fléau de la terre.
Nomme donc Mais que dis-je ? En osant
y songer ,

Ta fidelle amitié me croiroit outrager :
Tu vas frémir , ami Ce monstre , c'est
Pizarre.

Z U L I B E C.

Grands Dieux ! Mon Roi feroit le gendre
d'un Barbare !

Ah ! Si tous vos Sujets apprenoient ce revers ,
Ils iroient au Tyran redemander leurs fers.

A Z O R *bien tendrement.*

Qu'ils l'ignorent toujours. Dans un Roi la tendresse

Doit être un sentiment , & non une foiblesse.
Zulmire !

Z U L I B E C.

Elle en mourra.

A Z O R *très-vivement.*

Mon pere alloit mourir.

Charles ici dans les fers le condamne à languir.
Quel destin ! plus Zulmire , hélas ! dût m'être
chere ,

Et plus mon dévouement est digne de mon
pere.

Ose me parler d'elle , ose me déchirer :

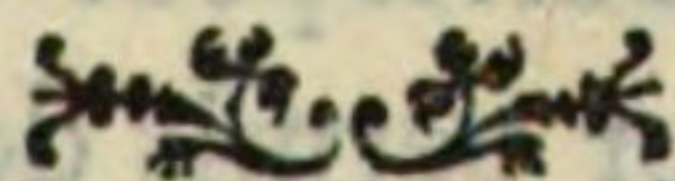
Combattre en sa faveur , ami , c'est m'honorer ;

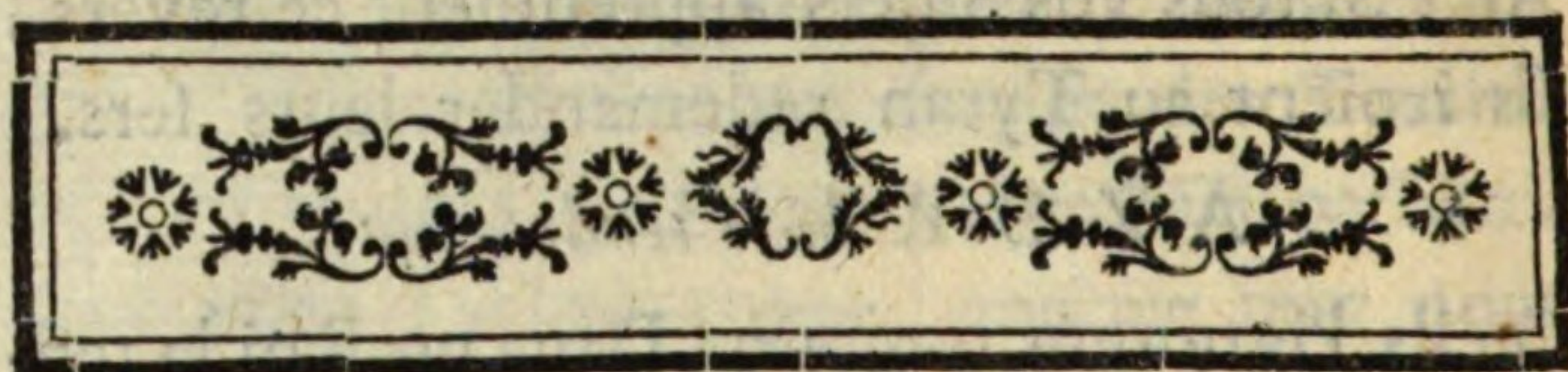
A son cœur généreux je fais rendre justice :

Lui-même ordonneroit ce cruel sacrifice.

Allons, ami: pour prix de mes tourmens divers,

O mon pere , du moins je briserai vos fers.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ZULMIRE, FATMÉ.

ZULMIRE.

LES voilà donc ces lieux où mon amant
respire ,

Ces tristes lieux qu'abhorre , & que cherche
Zulmire :

Victime dérobée aux mains de mes Bourreaux,
Peut-être je me livre à des malheurs nouveaux;
N'importe, en ces climats le tendre amour m'appelle ;

Aux amans réunis la mort est moins cruelle.
Ah ! Fatmé , je nourris peut-être un faux espoir;
Me fera-t-il encor permis de le revoir ?

Azor, entends ma voix ; retrouvant sa Zulmire,
Azor n'eut rien perdu . . . je lui rends son
Empire.

F A T M É.

Ah ! Madame , en ces lieux regne un souffle
empesté.

La Justice est aux fers , le crime est respecté.
Croyez-en le François qui vous sert de guide ;
Votre sexe y fait faire un art d'être perfide :
La beauté n'attend point , elle prévient le cœur,
Et semble en chaque objet demander un Vain-
queur.

Peut-être votre amant

Z U L M I R E.

Ah ! respecte sa flamme.
Le crime entre-t-il donc dans une aussi belle
ame ?
Qu'il vive

F A T M É.

Et de son cœur qui vous répond ?

Z U L M I R E.

Le mien ,
Qui , s'il a des vertus les doit toutes au sien.

38 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*
Je fais unir l'amour & la reconnoissance.
Je possède un ami , je le dois à la France.

F A T M É.

Et vous avez quitté ces fortunés climats ?

Z U L M I R E.

J'aurois quitté Cuzco : l'amour conduit mes pas.

SCENE II.

ZULMIRE, FATMÉ, PIZARRE.

Z U L M I R E.

MAIS que vois-je ? Fatmé , reconnois-tu
Pizarre ?

Fuyons.

P I Z A R R E.

Vous me connoître !

Z U L M I R E.

Éloigne-toi Barbare.

C'est lui , Fatmé , c'est lui dont la sanglante
main

Osa jadis porter un poignard dans mon sein ,

Et bientôt me livrer affoiblie , expirante ,
Aux mépris insultans d'une foule insolente.
Fuis-moi , cruel.

PIZARR E.

Madame , un plus beau jour vous luit :
Cette fiere beauté vous venge & nous punit.
Dès qu'ils vous connoîtront , honteux de leur
victoire ,
Vos Vainqueurs éperdus vont maudire leur
gloire.

Plus malheureux que vous

Z U L M I R E.

Cesse tes vains transports :
Vas , je n'attends de toi ni secours ni remords.
Les Dieux ont exaucé ma priere plaintive ,
Ils ont vaincu pour moi ; je ne suis plus cap-
tive ;

Tu fais depuis long-temps taire le repentir ?
Mais parle , un seul instant peux-tu ne point
mentir ?

PIZARR E.

Je le puis , je le dois.

Z U L M I R E.

Je te fais violence :

40 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Mais le Ciel me permet cette douce vengeance.
Écoute ; tu connois ce Roi de nos États ,
Qui lui seul suspendoit le sort de vos combats ,
Qui vous auroit vaincus , s'il n'avoit fallu faire
Contre les Éléments une seconde guerre :
Vit-il ? Est-il ici ? Que fait-il en ces lieux ?
Parle donc , une fois fois du moins généreux.

P I Z A R R E.

Hélas ! n'espérez plus , je n'ose vous le dire.
Azor

Z U L M I R E *avec un cri.*

Ah ! Je t'entends : malheureuse Zulmire !
Il ne vit plus : c'est trop lutter contre le sort ;
Qu'attends-tu pour mourir quand ton amant
est mort ?

P I Z A R R E.

Trop indigne des pleurs que vous daignez
répandre ,
Votre Azor eut un cœur moins fidele & moins
tendre.

Z U L M I R E *rapidement.*

Ah ! Monstre , quel blasphême oses-tu pro-
noncer !

Sur quelle preuve enfin oses-tu l'offenser ?

PIZARR E.

Si vous saviez

ZULMIRE.

Acheve.

PIZARR E.

Une affreuse nouvelle ,
Azor vit.

ZULMIRE.

O transport ! Il vit, il m'est fidele.
Pour quel sujet, barbare, allarmer mon amour ?
Azor vit ; tout me plaît en cet affreux séjour.
Mais tu gémis ?

PIZARR E.

Je plains.

ZULMIRE.

Eh qui !

PIZARR E.

Vous.

ZULMIRE.

Moi ?

42 AZOR, OU LES PERUVIENS,

PIZARRRE.

P I Z A R R E. Vous-même.

Z U L M I R E.

Mes malheurs ne sont plus ; près de l'objet que
j'aime

L'amour les finit tous.

P I Z A R R E.

Une affreuse nouvelle. Quand il est mutuel.

Z U L M I R E.

Dieux ! qu'entends-je ?

P I Z A R R E.

Azor

Z U L M I R E.

Mais tu gémissais. Parle.

P I Z A R R E.

Je plains. Azor marche à l'Autel.

Z U L M I R E.

Quoi va-t-on l'immoler ?

P I Z A R R E.

Ah ! Non : c'est vous qu'il immole ;
Une autre avec son cœur a reçu sa parole.

ZULMIRE.

Tu ne tiens pas la tienne , exécration imposteur :
Je ne l'en croirois pas , fût-il son délateur :
Et je te croirois toi , de qui la bouche impure
A cent fois en parlant fait frémir la nature.
Ne retracte - tu point ?

PIZARRRE.

J'en jure par les Cieux ;
L'ingrat

ZULMIRE.

Mais y crois-tu , pour en jurer par eux.
En accusant Azor , c'est augmenter ma flamme ;
Pour lui la faute encore intéresse mon ame.
Pourrois-tu sans remords , Azor , m'abandon-
ner ?

Tu fais te repentir , viens , je fais pardonner.
Que dis-je ? Pardonner ! Non , tu n'es point
coupable.

Je connois ta grande ame , elle est inébranlable.
Eleve , enfant des Dieux , tu fais les imiter :
Et toi , son délateur , songe à le respecter.

PIZARRRE.

Eh bien ! ne croyez point , Madame , à ma
parole :

44 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Le Temple va s'ouvrir : on m'attend , & j'y vole.

Z U L M I R E.

à Pizarre. à part.

Fatmé , s'il disoit vrai demeure quel
soupçon !

à Pizarre.

Ah ! Pourquoi te jouer de ma foible raison ?

P I Z A R R E.

Je ne vous trompe point. Déjà la pompe est prête ;
L'Empereur a lui-même ordonné cette fête ;
Je venois de sa part pour vous parler.

Z U L M I R E.

Qui ? toi

P I Z A R R E.

Il voudroit

Z U L M I R E.

Laisse - là ton Prince , & réponds-moi.

De l'épouse d'Azor tu connois la famille ?

On la nomme ?

P I Z A R R E.

Zaïs.

Z U L M I R E.

Son pere ?

P I Z A R R E *après un silence.*

Elle est ma fille.

ZULMIRE *avec le cri le plus douloureux.*

Justes Dieux ! vers mon cœur mes sens sont
retirés.

Il enfonce à plaisir le poignard par degrés ;
Lui, m'oublier ainsi ! Lui, te nommer son pere !

P I Z A R R E.

Il nous a tout promis.

Z U L M I R E.

Il a donc dû le faire !

Vous vous êtes unis pour le tyranniser.

Tu l'accuses, dis-moi ce qui peut l'excuser.

Quelque devoir peut-être ?

P I Z A R R E.

Adieu, le temps me presse.

Madame, pour calmer cette sombre tristesse,

Notre Prince bientôt viendra vous présenter

Des vœux que vos dédains ne feroient qu'ir-
riter.



SCENE III.

ZULMIRE, FATMÉ.

ZULMIRE.

FATMÉ, de quel sang froid le cruel me déchire !

Il vivroit , il pourroit oublier sa Zulmire !

Coupable trop aimé , ne puis-je te revoir ,

Mourir en t'embrassant , mourir de désespoir ?

Ah ! Sans doute du moins ta main , ta main trop chere

Ne refuseroit pas de fermer ma paupiere ;

Ne te verrai - je point ?

FATMÉ.

Ah ! Quittez ce séjour ,
Madame ; quel espoir peut avoir votre amour ?

ZULMIRE.

De mourir. Oui , fuyons de ce Palais funeste :
Qu'il soit heureux , l'ingrat ! Ce seul espoir me
reste.

Suis-moi.

FATMÉ.

Madame ?

ZULMIRE.

Eh ! bien ?

FATMÉ.

Je vois Azor venir.

ZULMIRE.

Dieux ! Je puis lui parler , mes malheurs vont finir.

Courons Non , écoutons : ô Dieux ! que vais-je entendre ?

SCENE IV.

ZULMIRE, AZOR, FATMÉ.

AZOR *sans voir Zulmire qui est sur le devant du Théâtre avec Fatmé.*

PIZARRE dans ces lieux m'ordonne de l'attendre :

Quel moment ! J'ai besoin d'interroger mon cœur.

48 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Je vais donc à l'Autel. Jour de crime & d'horreur !

Zulmire , objet trop cher , ton amant t'abandonne :

Z U L M I R E sans être vue d'Azor , en tombant dans les bras de Fatmé.

Ah ! Cruel.

A Z O R de même.

Quels remords ! mais le devoir l'ordonne ;
Mais , mes anciens sermens ! . . . Mais , mon
Peuple à venger !

O douleur ! O combats ! Non , je ne puis changer.

Z U L M I R E en se relevant.

Quel triomphe , Fatmé , si son amour l'emporte ,

A Z O R de même en s'approchant du Temple.

Il le faut : je suis Roi ; ma gloire est la plus forte.
Cède , amour , Non , Zulmire , Azor n'a
point parlé ;

Ma bouche m'a trahi , pardonne un cœur troublé

Qu'entends - je ? Quelle voix ? Hélas ! mon
fils , j'expire

Ah !

Ah ! Mon pere , ordonnez ; je renonce à Zul-
mire :

Je m'engage à Zaïs. Que dis-tu , malheureux ?
Que fais-tu ? Tu trahis tes sermens & tes feux.
Dieux vengeurs de l'amour, punissez un parjure :
Frappez, vengez sur moi Zulmire & la nature.....
Je succombe , je meurs ; mais je meurs en l'ai-
mant.

Il tombe évanoui sur les degrés du Temple.

Z U L M I R E.

Tu revivras pour moi, trop malheureux amant ;
Ou si c'est pour mourir que le Ciel nous
rassemble,
Je tombe à tes genoux , Azor , mourons
ensemble.

A Z O R.

Qui me parle ?

Z U L M I R E.

Moi.

A Z O R.

Vous ?

Z U L M I R E.

Moi-même.

D

50 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

A Z O R.

A mes genoux ?

Z U L M I R E.

J'y veux mourir.

A Z O R.

O Dieux ! de grace levez-vous.
Cufer , chante ton Roi ; chers Sujets , qu'on
s'apprête :

Ce jour de mon hymen éclairera la fête ;
Sur un Char de triomphe avançant aux Autels
Nous allons nous unir par des nœuds solennels.
Venez , Madame , au Temple.

Z U L M I R E.

A quels transports ton ame ? ...

A Z O R.

Eh ! puis-je modérer une si belle flamme ?
Mon Peuple vous attend.

Z U L M I R E.

Eh ! reconnois ces lieux ;
Azor ; tout y devroit te paroître odieux :
Mais l'heureuse Zaïs.....

A Z O R.

Ah ! Que dis-tu , cruelle ?

Crois-tu donc que Zaïs m'ait pu rendre infidele?
Hélas ! en te voyant j'oubliois mes malheurs ,
Un seul de tes regards a su tarir mes pleurs :
Je croyois dans Cuser retrouver mon Empire.
Je ne regrette rien , je retrouve Zulmire.
Quel favorable Dieu te rend à mon amour ?
Quel dessein t'a conduite en cet affreux séjour ?

Z U L M I R E.

Le desir de te voir , de soulager tes peines ;
De briser , ou du moins de partager tes chaînes.
Est-il quelque malheur dont l'affreux désespoir
Puisse égaler l'horreur de vivre sans te voir ?
Prise par l'Espagnol , conduite en esclavage ;
Une affreuse misere eut été mon partage :
Les vaisseaux qui portoient tes Sujets vers ces
bords ,

Oserent des François soutenir les efforts ;
Bientôt leurs Prisonniers ils leur rendent les
armes.

Je craignois des Vainqueurs insensibles aux
larmes :

Je les connoissois mal. J'ai vu ces fiers guerriers,
En essuyant mes pleurs , oublier leurs lauriers.
Pouvois-je de mes maux leur refuser l'histoire ?
Azor , on m'auroit cru l'objet de leur victoire.

52 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Ces Héros dont le front respire un noble orgueil,
Sembloient pour m'obéir n'attendre qu'un coup
d'œil ;

Leur Chef de sa grandeur voulut me faire hom-
mage ;

Il éloignoit de moi l'horreur de l'esclavage ;
Mais ses soins généreux à soulager le mien ,
Me laissoient tout entière à m'occuper du tien.

Son respect mérita de lire dans mon ame ;

Je ne m'en repens pas , il fit taire sa flamme ;

Lui-même vers ces bords il fut mon conducteur,

Même dans nos adieux il fut mon bienfaiteur.

Mes yeux en le quittant se tournoient vers la
France.

Ah ! quel doux sentiment que la reconnois-
sance !

Quel plaisir pour les cœurs au devoir assidus
D'avoir à pratiquer une vertu de plus !

Mais dans un seul soupir il n'a pu me sur-
prendre.

Je t'ai tout conservé : n'as-tu rien à me rendre ?

N'as-tu point disposé pour une autre que moi

D'un bien sacré , d'un bien qui n'étoit pas à toi ?

Mon Amant ?

A Z O R.

Est coupable !

Z U L M I R E.

Ah ! tu devois le taire :
Et si tu me trompois , cette erreur m'étoit chere.
Cet hymen est-il fait ?

A Z O R.

Il ne se fera pas :
J'en jure par l'amour , par toi , par tes appas.
Si tu favois

Z U L M I R E.

Poursuis : ton silence m'accable ;
Crois-tu que je me plaise à te trouver coupable ?

A Z O R.

Pizarre pour sa fille a demandé ma main ,
Lui - même à mes Sujets se montrait plus
humain :

Leurs malheurs , & les miens , l'Empereur ,
sa puissance ,

Ta mort , la liberté , l'espoir de la vengeance ;
Contre tant de motifs que pouvois - je ?

Z U L M I R E.

M'aimer.

54 AZOR, OU LES PERUVIENS;

A Z O R.

Je succombois.

Z U L M I R E.

Mon nom devoit te ranimer.

A Z O R.

Hélas ! même en cédant, fidele à ma tendresse

Z U L M I R E.

Le véritable amour connoît-il la foiblesse ?
Quand pour peindre ses feux, ce généreux
François

Faisoit pour son amour parler mille bienfaits,
Chaque bienfait reçu me rendoit plus cruelle,
Ce cœur lui fut ingrat, pour te rester fidele.
Moi qui devois trembler, j'osois bien le punir
Des transports qu'avec peine il eut pu retenir.

A Z O R.

Arrête, écoute-moi : je voulois te le taire
Tu vas verser des pleurs, J'ai du sauver
mon pere.

ZULMIRE *rapidement, & comme transportée.*

Ah ! Je l'avois pensé qu'un devoir important,
Opposoit seul ses droits à la loi du penchant.

A Z O R.

Ah ! Zulmire, je crois voir sur sa main trem-
blante

La marque de leurs fers ; la plaie en est san-
glante.

Sur son auguste tête un glaive suspendu,
L'auroit déjà sans vie à mes pieds étendu.

Je te sacrifiois, ce n'étoit point un crime :

Oui, le Ciel s'honoroit d'une telle victime ;

Encor, telle est l'ardeur d'un malheureux amant ;

J'ai pu, pardonne-le, balancer un moment.

Z U L M I R E.

Ah ! Qui t'arrête donc ? quitte - moi, cours
au Temple ;

Fais taire ton amour, en attends-tu l'exemple ?

Suis - moi.

A Z O R.

Qu'ordonnes-tu ?

Z U L M I R E.

Ce que tu dois vouloir.

Aimer n'est qu'un plaisir, le vaincre est un
devoir.

A Z O R.

Eh bien ! j'obéirai ; mais de ce sacrifice

56 *AZOR, OU LES PERUVIENS ;*

Mon pere voudra-t-il se rendre le complice ?
Trop fier pour s'abaisser , leurs odieux bienfaits
Ne feront à ses yeux que de nouveaux forfaits.
Les dons d'un ennemi lui feront une injure ;
J'aurai trahi l'amour sans servir la nature.
Lui seul m'est-il donc cher ? oui je dois le
venger :

Mais pour sauver ses jours faut-il donc t'égorger ?
Il est de ces combats , où la victoire accable :
Te quitter pour jamais m'est un sort effroyable ;
Demande des efforts qui soient en mon pouvoir.

Z U L M I R E.

Mesure-t-on ainsi les bornes du devoir
Qu'à ses plus chers enfans la nature a prescrites,
Quand on n'est point tenté d'en passer les limi-
tes ?

Quitte - moi , cher Azor ; l'amante va gémir ;
Mais-veux-tu que pour toi Zulmire ait à rougir ?

A Z O R.

Triste condition de la misere humaine !
Même au sein du bonheur on ressent de la peine :
Nos vertus trop souvent approchent des défauts ;
Les biens entre nos mains nous deviennent des
maux.

Adieu , trop cher objet des plus tendres
alarmes.

Crains-tu de m'émouvoir en me montrant tes
larmes ?

O Dieux ! Je te vois donc pour la dernière fois.
Ressouvenir affreux , l'amour est-il sans droits ?
Mon pere fut amant avant que d'être pere ,
L'amour seul a rendu la nature si chere.

Il m'a donné le jour , trop funeste présent !
Chaque instant de la vie est un nouveau tour-
ment.

Sans toi , sans ton amour , j'abhorrerois mon
Etre ;

Je tombe à tes genoux : je m'égare peut-être.....

SCENE V.

ZULMIRE , AZOR , PIZARRE ,
FATMÉ.

PIZARRE *sans être vu d'Azor.*

CIEL ! Que vois - je ?

AZOR *à Zulmire.*

Ah ! connois combien je te chéris.

53 **AZOR, OU LES PERUVIENS,**

P I Z A R R E *avec fureur.*

Perfide , que fais - tu ? Parle.

A Z O R.

Je te trahis :

Le Ciel me venge enfin J'ai retrouvé

Zulmire.

P I Z A R R E.

Foible Roi , fils ingrat , viens , ou ton pere
expire.

A Z O R.

Je t'entends ; mais au moins , vois ce qu'il
faut quitter ;

Barbare , de quel droit ?

P I Z A R R E.

V. E N E . Tu m'oses résister.

Tu braves tes sermens , mon maître , & la
nature ;

Mais ton pere en mourant expiera cette injure.

P I Z A R R E . **A Z O R.**

Non : cruel , je te suis ;

P I Z A R R E .

Demeure.

AZOR.

Je le veux :

Mon pere !

PIZIARRÉ.

Toi ? Son fils !

AZOR *après avoir regardé Zulmire en silence.*

Je souscris à tes vœux.

ZULMIRE.

Ah ! Je te reconnois à cet effort sublime :

~~Azor, n'hésite plus : il nous épargne un crime.~~

AZOR.

Tu le veux : j'obéis.

ZULMIRE *en le suivant jusqu'aux
degrés du Temple.*

Les Dieux me sont témoins
Que mon cœur déchiré ne t'en aime pas moins.

SCENE VI.

ZULMIRE, FATMÉ.

FATMÉ.

AH ! Madame, quels maux ! Quel destin
déplorable !

60 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Eh ! Comment résister au poids qui vous
accable ?

Quel dessein formez - vous ?

ZULMAIRE.

S'il s'engage aujourd'hui ,
Je ne puis le haïr , je puis mourir pour lui.
Il paroît criminel ; mais je chéris son crime :
Il me préfère un pere , & mon cœur l'en estime.
Mais qu'entends - je ? Et que vois - je ?

SCENE VII.

ZULIBEC *suivi d'un corps nombreux
de Péruviens armés.*

ZULMAIRE, FATMÉ.

ZULIBEC *aux Soldats.*

AMIS , suivez mes pas :
Venez pour votre maître affronter le trépas.

ZULMAIRE.

O Ciel ! C'est Zulibec.

ZULIBEC.

Dieux ! Zulmire elle - même !

Je cours venger , Madame , un héros qui vous
 aime :

Ces guerriers de leur maître ont appris les
 malheurs ,

La liberté devient un fardeau pour leurs cœurs.

Mais dans un tel moment c'est trop peu que
 des larmes ,

Le Ciel semble à leurs vœux avoir offert des
 armes.

Inspirés par l'honneur , guidés par leur trans-
 port ,

Ils oseront braver ces instrumens de mort ,

La ressource du lâche & l'effroi du crédule ;

Que long-temps une crainte aveugle & ridicule,

Offrit à leurs esprits encor plus qu'à leurs yeux,

Sous le nom imposant de tonnerre des Dieux.

Et moi que le hazard propice à mon courage ,

Daigne armer de ce fer : par le plus digne usage

Je veux de leur présent remercier les Dieux ,

En purgeant l'Univers d'un Tyran odieux.

Ne perdons point de temps , amis , courons
 au Temple ,

Je ne veux que l'honneur de vous donner
 l'exemple.

62 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Z U L M I R E.

Héros , je vous suivrai. Fatmé , soutiens mes
pas :

Doit - on rien redouter quand on touche au
trépas ?

Il est amant & fils , & sa gloire m'est chere :
Mais sans perdre une amante , il peut sauver
un pere.

L'Autel à nos tyrans servira de tombeau ;
Et de l'hymen l'amour éteindra le flambeau.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CHARLES-QUINT, AZOR,
ZULIBEC, PIZARRE, GARDES,
PÉRUVIENS ARMÉS.

Les Portes du Temple s'ouvrent. Charles-Quint en sort le premier, Pizarre le suit : Azor paroît ensuite arrêtant Zulibec qui, l'épée à la main, ordonne aux Péruviens de le suivre, & veut s'élancer sur Charles-Quint.

CHARLES-QUINT *avec fureur.*

HOLA, Gardes, à moi : défendez votre Maître.

AZOR à Zulibec.

Arrête,

ZULIBEC.

Laissez-moi vous délivrer d'un traître.

64 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

AZOR du ton le plus noble.

à Zulibec.

à Charles-Quint.

*Arrête , je le veux Vas ne crains rien
aux Péruviens.*

*Soldats ,
Reconnoissez ma voix , & qu'on n'avance pas.
Charles avoit ma parole , il étoit sans défense ,
Retirez-vous : j'abhorre une lâche vengeance.*

*Les Péruviens se retirent , & les Gardes de
Charles - Quint arrivent pendant ce couplet
par la Porte du fond du Théâtre , & se ran-
gent auprès de l'Empereur.*

CHARLES - QUINT.

*Mes foldats près de moi sont enfin rassemblés :
Guerriers, suivez Pizarre : enchaînez, immolez
Ces Tigres qu'épargna trop long-temps ma
clémence.*

*Qu'on les amene ici. Leur indigne présence
Pizarre sort suivi des soldats. à Zulibec.*

*Inspirera ma haine Et quel fut ton espoir ,
Vil mortel , répons-moi. Qu'as-tu fait ?*

ZULIBEC.

Mon devoir.

*J'espérois te punir aujourd'hui de la guerre
Que*

Que votre rage envoie aux deux bouts de la terre ;

Tyrân , tu périssois Me serois-je attendu
Que pour toi , contre nous , mon Prince eut
combattu ?

A Z O R.

Que dis-tu , cher ami ? tu devois me connoître :
Je ne me permets point de trahir même un
Traître.

L'honneur n'avoit point cet infame combat ;
Il excuse la guerre , & non l'assassinat.

CHARLES-QUINT.

à Azor.

à Zulibec.

Tu dictes son arrêt Assassin téméraire ,
Comment oubliois-tu que ta main sanguinaire
Alloit frapper ton maître , en se levant sur moi ?

Z U L I B E C.

Qu'entends - je ? Toi mon Prince ! Azor seul
est mon Roi.

CHARLES-QUINT.

Lui ton Roi ! De quel Trône est-il à présent
Maître ?

Z U L I B E C.

Si le sort est changé , son ami doit-il l'être ?

E

66 AZOR, OU LES PERUVIENS ;

A Z O R.

De leur amour pour moi tu vois quel est l'effet !
Un sentiment si pur peut-il être un forfait ?
Cet ami trop zélé qu'aveugle l'espérance ,
En armant mes Sujets , ranime leur vaillance.
Tu le fais : leur valeur t'alloit sacrifier ,
Si mon corps ne t'avoit fervi de bouclier ;
Mais si tu crois avoir à punir leur courage ,
D'avoir troublé l'hymen , que m'ordonnoit ta
rage ,
Dirige mieux tes coups. Quand leur tendre pitié
N'eût point fait de leurs jours hommage à
l'amitié ,
Moi-même je rompois cette indigne alliance :
J'avois promis ma main, & non pas ma croyance ;
Cruel, tu fais la guerre aux mortels malheureux :
Et c'est trop peu pour toi ; tu veux la faire aux
Dieux.

CHARLES-QUINT.

Je n'examine point si , craignant ma puissance ,
Ta générosité ne fut qu'une prudence :
Et je dois préférer dans un pareil combat
L'abus d'être crédule au soupçon d'être ingrat.
Mais dans un nœud si saint, comment pouvois-
tu croire

Que je n'unirois point nos dogmes & ma gloire?
 Sans le culte la Loi n'est qu'un frein impuissant.
 Ecoute: pour choisir tu n'as plus qu'un moment.
 Des Ministres sacrés, sages dépositaires
 Des dogmes les plus saints, des plus profonds
 mystères,

Vont porter au Pérou le flambeau de la Foi:
 Tout y respectera Charles, Rome & sa Loi.
 Pour convaincre ton Peuple, il me faut ton
 exemple.

Le Baptême & l'hymen t'attendoient dans le
 Temple:

Un forfait a troublé ces augustes momens;
 Tout se peut réparer: il en est encor temps.
 Es-tu Chrétien? Es-tu le gendre de Pizarre?
 Réponds; & songe au sort que ton choix te
 prépare.

A Z O R.

Mon cœur l'a déjà fait. Mais de ce choix heu-
 reux

L'honneur croit te devoir un compte scrupu-
 leux;

Dans ses derniers momens l'homme innocent
 & juste

Doit aux vertus qu'il aime un témoignage
 auguste.

68 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Tyran de mes Sujets , barbare Usurpateur ;
Ton Prisonnier veut bien être ton bienfaiteur :
Jamais la vérité n'a frappé ton oreille ;
Pour toi l'amitié dort ; le seul mensonge veille.
Ah ! pussent tous les Rois de l'Europe assem-
blés

Connoître en m'écoutant des droits trop violés ;
Et dépouillant ici leur superbe ignorance ,
Du grand art de régner soupçonner la science !
Que fait un nouveau culte à tes nouveaux pro-
jets ?

Pourquoi tyranniser le cœur de mes Sujets ;
Effrayer leurs esprits par d'horribles systèmes ,
Des crimes , des vertus , faire autant de problê-
mes ?

Et te comprendront-ils ? Entendent-ils ces mots
De mystères , de Loix , & d'Edits & d'impôts ?
Tes Ministres de paix ensanglantent la terre
Plus que ces corps d'airain émules du tonnerre.
Craindra-t-on tour-à-tour dans ton nouvel
Etat

Ou le glaive du Prêtre , ou celui du Soldat ?
Tout n'y fera bientôt & que sang & que
poudre :

Dans la paix l'échafaud ! Dans la guerre la foudre !

Qui veut dompter les cœurs , doit avant les
charmer ;

Qu'ils vantent moins ton Dieu , qu'ils le fassent
aimer.

Eh ! Ne nous ravis point la Foi de nos ancêtres :
Nous craignons encor moins tes guerriers que
tes Prêtres ,

Eh ! Que dis-je ? Comment en suivant la raison
Peux-tu nous appeller à ta Religion ?

Quel est donc ce Luther qui partage vos Princes ?

Le fanatisme armé désole vos Provinces :
Des bûchers embrasés brûlent de toutes parts ;
La Ligue de Smalcade attaque vos remparts.
Au nom du Dieu de paix vous égorgez vos
freres :

Point d'Autels sans couteaux ; point de Peuples
sans guerres.

Et tu peux sans frémir porter dans nos climats
Ce germe de fureurs qu'on n'y connoissoit pas ?
Chaque jour par tes mains , aux deux bouts de
la terre

La chaîne des malheurs s'étend & se resserre.
Vous quittez vos foyers pour nous porter des
fers ,

70 *AZOR, OU LES PERUVIENS;*

Et vos tristes climats deviennent des déserts,
Si vous abandonnez votre propre Patrie,
Si vous égorgez tout par haine, ou par furie
Dans ces pays lointains, où le secours des vents
Vous porte chaque jour sur des châteaux flot-
tans;

Le monde ne sera qu'une plaine déserte,
Teinte de sang, de morts & de mourans cou-
verte,

Où l'homme aidant lui-même aux caprices du
fort,

Par cent forfaits divers multipliera la mort.
Dieux, vous nous vengerez. Ces monstres
trop barbares

Ont des rivaux, comme eux cruels, puissans,
avares.

Je les vois s'égorger, se livrer cent combats,
Ils quittent leurs enfans, leurs femmes, leurs
Etats,

Pour chercher des pays où la sage nature
Contre leurs attentats & s'indigne & murmure;
Où le Ciel les punit par des dangers affreux,
D'avoir cherché des biens qu'il ne fit pas
pour eux.

Sous mille bras actifs des cavernes profondes

Souvrent pour engloutir les enfans des deux
mondes :
D'avidés Artisans, d'eux-mêmes les bourreaux,
En cherchant des trésors, se creusent des tom-
beaux.

Ils pouvoient vivre heureux au sein de leur
patrie !

La vile soif de l'or, l'aveugle tyrannie
En fait des exilés de foudres dévorés,
Ou des tigres sanglans, de carnage altérés.
Monarques de l'Europe, aveugles politiques,
Un jour vous maudirez ces fureurs tyranniques.
Vous pouviez par l'amour, par les besoins unis,
De ces hommes nouveaux vous faire des amis.
Vous aurez préféré d'en faire vos esclaves ;
Mais un jour ils sauront vous rendre leurs
entraves ;

Vous les verrez alors foudroyer vos remparts,
Et tourner contre vous les secrets de vos arts ;
Échanger contre l'or qui pare la mollesse
Le fer par qui triomphe une main vengeresse.
Ces temps sont encor loin ; mais le courroux
des Dieux

En frappant lentement, n'en écrase que mieux.
Peut-être alors des mers franchissant les bar-
rières ,

72 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Ils accourront venger les manes de leurs peres ;
Et votre monde enfin par l'autre renversé ,
Gémira sous le poids qui l'aura terrassé.
La nature a toujours des droits contre les
traîtres ;

Ceux que vous captivez feront un jour vos
maîtres ,

Et de chez eux au moins vous forceront à fuir ,
S'ils vous méprisent trop pour venir vous punir.

CHARLES-QUINT.

Que dis-tu , malheureux ! Laisse à notre pru-
dence

Le soin d'une pénible & sage prévoyance.

Au nom du Dieu puissant, que révere mon cœur,

Reviens à ses Autels abjurer ton erreur ;

Viens payer ton hommage à nos saints Sacrifices,

Ou n'attends de sa part que d'éternels supplices.

Ton Pere est dans les fers , & tu peux balancer ?

A Z O R.

Né sauras-tu jamais , cruel , que menacer ?

J'abhorre vos fureurs , je redoute vos fêtes :

Vous parlez d'un enfer : l'enfer est où vous êtes.

Les peuples ont-ils donc plusieurs Religions ?

Tous aiment un seul Dieu , mais sous différens

noms.

Nous sommes tous les fils, pour tous il est un
Pere :

Barbares, comme vous, il n'est point sangui-
naire.

Si le nom de Chrétiens veut dire Adorateurs,
Nous le sommes plus qu'eux. Grand Dieu, lis
dans nos cœurs.

Eh ! Que me parlez-vous & d'hymen & de
Rome ?

Je ne suis point Chrétien, je suis plus, je suis
homme.

Tant que l'austere loi d'un devoir rigoureux
Balançoit entre un Pere & l'objet de mes feux,
J'ai fait taire l'amour & son tendre murmure ;
J'ai vécu par devoir . . . La voix de la nature
M'avoit du trépas même interdit le secours.
O mon Pere, ma mort eût exposé vos jours.
Mais on veut maintenant que mon cœur trop
docile

A des dogmes nouveaux prête une foi servile.
Dieu juste, Dieu puissant, dont l'auguste
unité

Est un dogme pros crit par la crédulité,
Je te sacrifierai ma Zulmire & mon Pere :
Puis-je les préférer au devoir de te plaire ?

74 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*
Mais que vois-je ? O douleur ! O Prince mal-
heureux !

Que j'éprouve en un jour de supplices affreux !

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,

PIZARRE, *Troupe de Péruviens enchaî-
nés que l'on conduit au supplice.*

PIZARRE.

SEIGNEUR, qu'ordonnez-vous du sort de
ces Rebelles ?

Pour leur crime il n'est point de peines trop
cruelles.

CHARLES-QUINT.

Ami, ces Loix de sang qui fondent les Etats,
Intimident les cœurs, & ne les gagnent pas.
Je veux que ma bonté parle avant ma justice,
Et qu'Azor seul empêche ou hâte leur supplice.
Tu fais mes volontés. Que réponds-tu ?

A Z O R.

Cruel,
Traite-moi donc en Prince, & non en criminel.

Rougis donc d'honorer du nom de la clémence
Ta fourde politique, & ta lâche vengeance :
Mais ne te flatte point que tes détours adroits
Sur leur amour sacré me ravissent mes droits.
Que pour les tourmenter, ta rage ingénieuse
Épuise l'art affreux d'une main furieuse.
Tu les verras encor, à leur dernier soupir,
Te braver, me nommer, me plaindre & me
bénir.
Tout jusqu'à la mort même aura pour eux des
charmes :
Tous ils croiront leur sang trop payé de mes
larmes.

CHARLES-QUINT.

Ainsi, tu choisis donc

A Z O R.

Moi? Je n'ai rien choisi.
Et je cede à l'horreur dont mon cœur est saisi :
Qui, moi? Je choisirois qu'une mort effroyable
Fût le prix de l'amour le plus inviolable?
Vous, qui voyez mes pleurs, qui les faites
couler,
O mes premiers amis, c'est à vous de parler.
Je frissonne d'horreur. Quels malheurs sont les
nôtres !

76 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Mais par-dessus les miens , chers amis , j'ai
les vôtres.

Non : vous ne mourrez point ; je n'y puis
consentir

Mais qui peut vivre , ici mérite de mourir.
Dois-je , pour éviter quelques légers supplices,
De leurs affreux forfaits vous rendre les com-
plices ?

Par les nœuds d'un hymen consacrer leurs
fureurs ,

Et sur des titres saints appuyer tant d'horreurs ?

Amis, n'accusez point mes combats de foiblesse :

(Il s'adresse tantôt à l'un , & tantôt à l'autre .)

D'un Pere pour ses fils respectez la tendresse.

Vous voulez tous mourir pour garder votre foi

A vous-même , à l'honneur , aux Dieux , à
votre Roi.

Eh bien ! Je vais , amis , marcher à votre tête ;
Que ce jour de malheurs devienne un jour de
fête.

Jour cher à nos neveux ; jour par eux révééré ,

Où l'échafaud sanglant soit un Autel sacré ,

Auguste monument de la foi mutuelle

D'un Maître toujours tendre & d'un Peuple
fidele.

Que vois-je ! O mes enfans , vous répandez des
pleurs !

Réunis par la mort , égaux par nos malheurs ,
De quoi vous plaignez-vous , quand rien ne
nous sépare ?

Un tel sort est un bien dont le Ciel est avare.
Votre maître au trépas va marcher le premier ,
Pour vous consoler tous , pour mourir le dernier :
Fier du soin d'animer vos généreuses flammes ,
Dans mes embrassemens je recevrai vos ames.
Cher Zulibec , marchons.

*Il fait quelques pas pour aller au supplice , &
voit Zulmire venir à lui.*

SCENE III.

ZULMIRE, FATMÉ,
SOLDATS, LES ACTEURS
PRÉCÉDENS.

ZULMIRE dans l'enfoncement du Théâtre
aux Soldats qui la conduisent.

CRUELS, conduisez-moi :
Je veux en ce moment parler à votre Roi.

78 AZOR, OU LES PERUVIENS,

A Z O R.

Dieux , quelle voix j'entends ?

Z U L M I R E.

Je le vois , je respire :

Azor

A Z O R.

Je meurs content. Je revois ma Zulmire !

C H A R L E S - Q U I N T.

Ciel ! que vois-je ? Arrêtez : séparez-les , Soldats.

A Z O R *serrant Zulmire dans ses bras :*

à Zulmire.

aux Espagnols.

Demeure près de moi Tigres , n'avancez pas :

Ma fureur me suffit Mon amour & ma rage ,
Au défaut d'une épée , armeroient mon courage .

C H A R L E S - Q U I N T.

(*à part*) Ce que j'aime est Zulmire ! ô supplice fatal !

à Azor.

Tremble , foible ennemi ; ton maître est ton rival.

A Z O R.

Toi , cruel ! mon rival ! que prétend ta furie ?

Ce crime encor manquoit aux horreurs de ta vie.
 Quel espoir t'enhardit , & quel est ton dessein ?
 Prétends - tu la fléchir un poignard à la main ?
 Au pied d'un échafaud, le serment à la bouche
 Exiger le retour de cet amour farouche ,
 Sur son sein palpitant suspendre le couteau ,
 Et toi-même à plaisir devenir son bourreau ?
 Que de forfaits ! Que fais-je ? Il est peut-être
 encore
 Mille tourmens secrets , mille horreurs que
 j'ignore.

CHARLES-QUINT.

Quelque soient mes desseins, c'est à toi d'obéir :
 C'est un nouveau moyen pour moi de t'asservir ;
 Oui, mon cœur l'idolâtre , & mon ame attendrie
 Soumet à son empire , & mon Trône & ma vie.
 Mais d'un si grand amour j'ose fixer le prix ;
 Si mes dons , si mes feux sont payés du mépris ,
 Perfides , ma fureur égalera la vôtre :
 Et vous me répondrez , couple ingrat , l'un de
 l'autre.

A Z O R.

Dieux , vos foudres sont - ils des fantômes
 bruyans ,

80 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Qu'en vos trop foibles mains se disputent les
vents ?

Armez au moins mon bras au défaut du tonnerre :

C'est peu d'intimider , il faut venger la terre

Pourquoi dans nos combats appeller nos Sujets ?

Pour être leurs bourreaux le ciel nous a-t-ils faits ?

Charles ose armer ma main : viens au champ
de la gloire

Ou perdre avec la vie , ou gagner la victoire....

Tu pâlis Un Tyran est timide au combat ,

Fier au sein de sa Cour , & brave en scélérat.

CHARLES-QUINT.

Ah ! c'est trop m'offenser. Il mourra. Qu'on
l'enchaîne ,

Soldats.

ZULMIRE.

Que faites-vous ? Cher Azor !

CHARLES-QUINT.

Qu'on l'entraîne.

ZULMIRE.

Tigres : je le suivrai dans les fers , au trépas :

Venez , si vous l'osez , l'arracher de mes bras ,

Percer du même coup & l'amant & l'amante ,

Et sur son corps sanglant me renverser mourante.

O

O toi, qui dans mes yeux prétends avoir puisé
 Tout le feu dont ton cœur se dit être embrasé,
 Monarque Européen, s'il est vrai que ton ame
 Soit livrée aux transports d'une brûlante flamme,
 Pour prouver ton amour n'as-tu que des fureurs?
 Pour gage de tes feux n'as-tu que des horreurs?
 Si mes foibles attraits ont pour toi quelques
 charmes,

Épargne mon amant, & respecte mes larmes :
 Je ne le quitte point; les maux seront les miens;
 Et mes bras sont plus forts par la chaîne des
 siens.

Qui nous séparerait ?

CHARLES-QUINT.

Ma fureur implacable.
 Chaque instant ne le rend encor que plus
 coupable.

ZULMIRE.

Et quel crime nouveau fait naître ce courroux ?

CHARLES-QUINT.

N'est-ce rien que celui de me rendre jaloux ?

AZOR.

Toi jaloux, téméraire ! où sont tes droits à
 l'être.

F,

32 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Tes feux ont-ils été les premiers à paroître ?
 Est-ce au pied des Autels , à la face des Dieux
 Que tu la conduiras former d'augustes nœuds ?
 Veux-tu pour l'y placer descendre de ton Trône ?
 La prier de t'aider à porter ta Couronne ?
 Si l'Univers par-là trouve un médiateur ,
 Dont l'auguste bonté défarme ta fureur ;
 Si tous ces malheureux vont aux pieds de leur
 Reine
 Oublier leurs douleurs, & déposer leur chaîne ;
 Si dans tous mes Etats rétablissant la paix ,
 Un Traité solennel rend heureux mes Sujets ,
 Et que de ce Traité cet hymen soit le gage ;
 Que mon trépas commence un si parfait ouvrage ;
 Zulmire régnera Les crimes ne sont plus :
 Tout l'admire , son regne est celui des vertus ;
 Il ne fera besoin que d'un seul sacrifice :
 Peut-on trop acheter un siècle de justice ?
 Je mourrai , promets tout.

ZULMIRE à Charles-Quint.

Ne promets rien : envain
 Tu voudrois me donner & ton Trône & ta main.
 Me préservent les Dieux de rougir de moi-
 même !

Le voile de l'honneur est mon seul Diadème....
 Azor , que t'ai-je fait pour me vouloir trahir ?
 Avec toi suis-je hélas ! indigne de mourir ?
 Ah ! n'abandonne point ta malheureuse épouse :
 Azor , de ton estime elle est toujours jalouse ;
 Permets-lui de mourir ; cher amant, cher époux,
 Tu pourrois me céder je tombe à tes
 genoux.

Oui , je partagerai la mort qui te menace ;
 Ma tendresse , mes pleurs m'obtiendront cette
 grace.

A Z O R.

Tu le veux : leve-toi : vas : mon cœur éperdu
 N'a jamais soupçonné ta foi ni ta vertu.
 Viens mourir ; ces Sujets que le malheur ras-
 semble,
 Et leur Reine & leur Roi tous périront ensem-
 ble.

CHARLES-QUINT.

Azor , ta volonté ne peut rien en ces lieux.
 Soldats , obéissez. Qu'on l'ôte de mes yeux.
 Pizarre , conduis-le. Que dans la tour pro-
 chaine

Il vive en gémissant sous le poids de sa chaîne;

84 *AZOR, OU LES PERUVIENS;*

Et dans les fers encor jetez ces vils mortels!

Z U L M I R E.

Monstres, que faites - vous ?

A Z O R.

Epargnez-la, cruels.

Z U L M I R E.

Azor ;

A Z O R.

Zulmire, adieu.

Z U L M I R E.

Eh ! je ne puis te suivre.

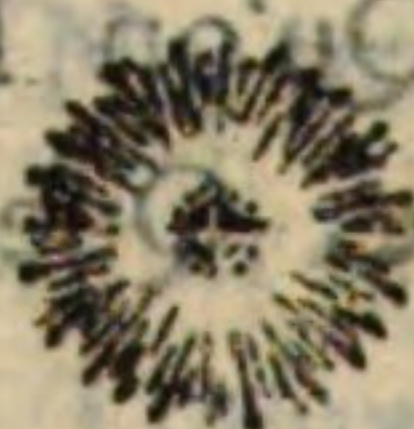
A Z O R entraîné par les Soldats, & conduit
par Pizarre.

Je meurs en t'adorant.

Z U L M I R E.

Je vais cesser de vivre.

*Elle tombe dans un fauteuil ; Fatmé se
jette à ses pieds.*



SCENE IV.

CHARLES-QUINT, ZULMIRE,
PIZARRE, FATMÉ.

CHARLES-QUINT.

O CIEL ! en quel état son amour la réduit !
La mort couvre ses yeux de son affreuse nuit.
Zulmire , vivez-vous ? Respirez-vous encore ?
Reconnoissez ma voix. Ce cœur qui vous adore
A donné trop de temps aux soins de sa grandeur.
Ouvrez les yeux du moins , & voyez ma douleur.
Zulmire , pardonnez des rigueurs nécessaires ;
Les Rois sont de leur rang les premiers tribu-
taires.

J'ai dû contre un rival affurer mon pouvoir,
Vous me faites haïr ce pénible devoir ;
Le trop farouche Azor !

ZULMIRE *ouvrant les yeux par degrés
au nom d'Azor.*

Quel nom se fait entendre ?
Azor , le puis - je voir ; & va-t-on me le
rendre ?

Vous ne répondez plus.

CHARLES-QUINT.

Zulmire ,

Z U L M I R E *d'une voix entrecoupée.*

Eh bien ! parlez :
Rendez quelque repos à mes sens accablés.

CHARLES-QUINT.

Eh ! quoi toujours Azor ! mais son seul nom
m'offense :

Mais il est doublement l'objet de ma vengeance.

Devenu mon sujet , & de plus mon rival ,

Les feux dont vous brûlez le rendent mon égal.

Eh ! que dis-je ? Mon rang , l'honneur qui
m'environne ,

Mon front ceint de l'éclat d'une double cou-
ronne ,

De mon nom , de mon sang l'auguste majesté

Ne sont plus rien auprès de sa simplicité ;

On le préfère , on l'aime , on le nomme sans
cesse :

C'est lui seul qu'on élève , & c'est moi qu'on
rabaisse.

Quand il est dans les fers , quand je puis l'ac-
cabler ,

C'est à moi de prier , c'est à moi de trembler !
 Ah ! ne vous jouez plus de ma fureur jalouse.....
 Je ne menace point : je parle à mon épouse.
 C'est à ce titre seul qu'un cœur respectueux
 Veut mériter la foi d'un objet vertueux.
 Je n'ai jamais conçu le dessein exécration
 De former avec vous une union coupable :
 Je fais que l'intérêt fomenté dans les Cours
 Des Ministres honteux de criminels amours ;
 Que les Rois en aimant, vils jouets de l'intrigue,
 Cèdent moins à leurs cœurs qu'aux efforts
 d'une brigue.
 Zulmire, d'autres nœuds nous doivent enchaî-
 ner :
 Mon Trône après mon cœur est encore à
 donner.

Z U L M I R E.

Je ne suis point , Seigneur , de ces femmes
 altières
 Qui, bravant leurs devoirs, à leur sexe étrangères,
 Se vantent de l'honneur de commander aux
 Rois ,
 Prétendent tout régler , tout soumettre à leurs
 loix.

88 *AZOR, OU LES PERUVIENS ;*

En nos climats heureux, mon sexe plus timide
A pour vertu d'aimer le maître qui le guide,
Et de n'envier point à de plus fortes mains
Les rênes ou le fer, arbitre des humains.
Mais il est dans nos cœurs un principe fidele :
C'est le principe inné de la loi naturelle.

Ecoutez, & sachez, Seigneur, vous condamner.
Il faut restituer, avant que de donner.

Votre amour m'offre un Trône ; il en est un
à rendre,

Vu que le ciel d'avance avoit paru défendre,
En plaçant entre vous & son vrai possesseur,
Des bornes qu'a franchi votre aveugle fureur.

Je partagerois donc vos affreuses rapines,
Mon Trône fouleroit de trop chères ruines.
Mais d'ailleurs votre loi nous sépare c'est

peu

Dans vos dogmes obscurs de croire au même
Dieu

Encor quand notre loi feroit en tout la même,
Me trahirois-je au point de trahir ce que j'aime?
N'eussiez-vous contre vous ni vos affreux for-
faits ,

Ni vos mœurs, ni vos loix, ni vos cruels
projets ,

Alors l'égal d'Azor auroit encor à craindre :
Il n'auroit point encor de droit à me con-
traindre.

CHARLES-QUINT.

Eh bien ! il faut servir votre injuste courroux :
Venez compter vous-même & conduire mes
coups ;

A ma juste fureur rien ne doit mettre obstacle ,
D'un rival expirant venez voir le spectacle :
Votre haine prend soin de me justifier ;
Et pour sauver ses jours , est-ce à moi de prier ?
Osez me suivre.

ZULMIRE.

Où donc ?

CHARLES-QUINT.

A l'échafaud.

ZULMIRE.

Arrête.

Sous le fer d'un bourreau , moi , voir tomber
sa tête !

Moi , par trop de fierté , l'égorger aujourd'hui !
Ah ! mille fois plutôt expirer avant lui !
Qu'il vive , qu'à sa main un autre objet prétende :

90 **AZOR, OU LES PERUVIENS ;**

Je lui rends ses sermens , pourvu qu'on me le
rende.

Brisez , brisez ses fers , qu'il vive , je le veux :
Je renonce à son rang , à sa main , à ses vœux ;
Je t'ordonne à mon tour , barbare , de me suivre.
Viens me voir le fléchir , lui commander de
vivre ,

Moi - même l'enhardir à me sacrifier ;
Et si c'est un forfait moi - même l'expier.

CHARLES-QUINT.

Ah ! je triomphe enfin. Mais tremblez pour
sa vie ,

S'il résistoit encore à ma juste furie :
Il vous fera bientôt permis de lui parler ;
Que de vous , pour lui-même il apprenne à
trembler.

Venez.

ZULMIRE.

Qu'ai-je promis ? Tout mon être frissonne.

CHARLES-QUINT.

Démentez-vous déjà

ZULMIRE.

Ma force m'abandonne :

Moi, le céder ! ô Dieux ! lui vivre & me trahir !
Voudrois - je l'égorger ? Voudra-t-il m'obéir ?
Le doit-il ? Le trépas n'est-il point préférable ?.....

CHARLES-QUINT.

Il mourra, c'en est fait : il n'est que trop coupa-
ble.

Je vais tout ordonner.

ZULMIRE.

Arrêtez. J'obéis :

Je mourrai.... Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Suivons ses pas : grands Dieux, puisqu'à lui je
renonce,

Pour conserver ses jours, dictiez-lui sa réponse.





ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CHARLES-QUINT, GUZMAN.

CHARLES-QUINT *entrant avec*

l'air d'un homme irrité.

A M I , détaille - moi cet horrible forfait,

G U Z M A N.

De Pizarre , Seigneur , j'observois en secret
L'audace criminelle , & la coupable adresse.
Seul des Péruviens il arma la foiblesse.

Ses complices adroits osèrent sans remords
Livrer un arsenal à leurs fougueux transports.
Je l'ai vu confondu parmi ses émissaires ,
Versant son fiel amer dans des cœurs mercé-
naires ,

Plaindre les maux d'Azor , forcer par ses discours

Ses Sujets attendris d'attenter sur vos jours.
Il en est temps enfin ; Seigneur , cessez de feindre :

Chaque jour ne le rend pour vous que plus à craindre.

CHARLES - QUINT.

Tu le crois ! . . . Dom Juan , pour hâter mes bienfaits ,

De Pizarre en ce jour m'écrit tous les projets :
Du Pérou dans l'instant je reçois une Lettre ;
Quel bonheur ! . . l'art des Rois est de savoir promettre.

Sans doute qu'en secret insultant ma bonté ,
Le perfide se rit de ma sécurité.

Mais apprends jusqu'où va ma sage prévoyance.

Si cette Lettre , ami , si chère à ma vengeance
Ne m'offre point encor des détails suffisans

Pour punir par la mort ces desseins insolens ;
Je lui confierai tout , dignités & richesses :

Je le veux accabler du poids de mes largesses.

J'aurois à craindre ici les nombreux partisans ,
Et les stilets cachés des lâches courtisans.

Mais à peine au Pérou sa vive impatience
Déployera l'éclat de sa haute puissance ,

94 *AZOR, OULES PERUVIENS,*

Il ne trouvera plus qu'un juge en son ami :
Sur son tribunal même il se verra puni.

Je ferai plus : je veux qu'en servant ma justice
Il porte à mon vengeur l'ordre de son supplice.

Tout , jusqu'à ses Soldats , le devoit effrayer :
Il les croit ses Sujets ; il est leur prisonnier.

PIZARRE paroît ici au fond de la Scene.

Il vient : retire-toi ; renfermons ma vengeance ;
Et paroissions encore indiscret par prudence.

SCENE II.

PIZARRE, CHARLES-QUINT.

PIZARRE.

AH ! Seigneur , qu'ai-je appris ? Est-il vrai
qu'à l'instant ,

Alphonse député vers vous par Dom Juan ,
A remis dans vos mains une lettre importante ?

CHARLES-QUINT.

On ne t'a point trompé ; mon ame impatiente
Se fait un doux plaisir d'en connoître l'objet.

TRAGÉDIE. 5

Mais je ne prétends point vous en faire un secret :
J'ai mes raisons. Déjà tout mon Conseil s'assem-
ble
Pour lire cet écrit , pour le juger ensemble.

P I Z A R R E.

Seigneur , de Dom Juan la prudence est la loi ;
Il est moins le sujet que l'ami de son Roi ;
Et je connois pour moi son amitié fidele.
Quelque danger pressant sans doute me rap-
pelle :

Il peut avoir , Seigneur , besoin d'un prompt
secours :

Ordonnez , à vous seul j'ai consacré mes jours

C H A R L E S - Q U I N T.

Demain tu partiras , la flotte est toute prête.
Que chaque jour éclaire une illustre conquête.
Je veux qu'Azor te suive ; il me nuit en ces
lieux ,

Et je crains les excès d'un amour furieux.
Zulmire veut le voir ; attendri par ses larmes ,
Je n'ai pu refuser cette grace à ses charmes.
Ils ne se verront plus ; & mon cœur amoureux
Veut une fois du moins paroître généreux.
Qu'ici , de ce côté , la Tour lui soit ouverte ;

SCÈNE

96 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Mais dis-lui que tous deux assureroient leur
perte,

S'ils tournoient contre moi ce bienfait impor-
tant,

Qu'un Roi refuseroit, & qu'accorde un amant.

P I Z A R R E.

Mais, Seigneur, si d'Azor l'amour opiniâtre
Irritoit les transports du cœur qui l'idolâtre;

Si dédaignant ma fille, & l'offre de sa main,

Il ne voyoit en moi qu'un barbare assassin :

L'abandonnerez-vous à ma juste vengeance ?

Le pourrai-je immoler dans la nuit du silence,

Et ravir tout espoir à l'objet dangereux

Dont sa présence irrite & la haine & les feux ?

C H A R L E S - Q U I N T.

Pizarre, de son sort conduis seul le mystère :

Il sera juste alors qu'il sera nécessaire.

Un homme tel que moi veut être deviné :

Et vouloir l'être, ami, c'est avoir ordonné.

Le Conseil assemblé m'attend : je vais m'y

rendre ;

Je te laisse ma gloire & mes feux à défendre.

S C E N E

SCENE III.

PIZARRRE *seul.*

FIER Empereur , toi-même enhardis ma
valeur :

Ton ame altiere enfin connoît donc la frayeur !
Oui , dès demain je parts ; Dom Juan m'est
fidele :

Cet ami confident de ma grandeur nouvelle ,
Travaille en mon absence à me gagner les cœurs ,
Et du peuple en mon nom , soulage les malheurs.
Mais Azor me suivra ; son utile présence
Justifiera par-tout mon adroite clémence ;
Ses Sujets le verront libre , heureux , couronné ,
A ma fortune enfin par lui-même enchaîné.
Je leur ferai haïr Charle & sa tyrannie :
Je dirai que leurs maux naissoient de sa furie :
Je les ferai passer , pour captiver leur foi ,
De l'amour du Ministre à la haine du Roi ;
Et lorsqu'autant qu'Azor j'obtiendrai leur hom-
mage ,

Je saurai sur moi seul réunir mon ouvrage.
Mais Zulmire s'avance : assurons nos succès

98 AZOR, OU LES PERUVIENS;

Ce jour, cet heureux jour, va combler mes
souhaits.

SCENE IV.

ZULMIRE, PIZARRE,
FATMÉ.

ZULMIRE à Fatmé.

OUI, je l'ordonnerai ce cruel sacrifice;
Fatmé, je l'ai promis, il faut qu'il s'accom-
plisse.

Soutiens mes pas tremblans... la voilà cette
tour,

Où languit un héros, l'objet de mon amour.

PIZARRE.

Madame, il vous devra la fin de sa misère;
Vous briserez les fers de son malheureux pere.
Quoi vous versez des pleurs! un cœur si géné-
reux

Peut-il se plaindre encor quand il fait deux
heureux.

ZULMIRE.

Parle, Pizarre: acheve, affermis mon courage;

TRAGÉDIE. 29

Ah ! je n'attendois pas ce bienfait de ta rage.
Ordonne à tes soldats que la clarté du jour
Pénètre enfin l'horreur de cet affreux séjour.
J'entends d'ici le bruit de ces chaînes pesantes
Dont l'effroyable poids flétrit les mains trem-
blantes.
Ne tarde plus ; mon ame , à force de languir,
Ne soutient qu'à regret un corps qu'elle va fuir.

PIZARRÉ.

Les momens seront courts : profitez-en, Ma-
dame :

Ménagez l'Empereur & sa brûlante flamme ;
Je vous laisse : bientôt vous pourrez voir Azor ;
Mais renoncez à lui , s'il vous est cher encor.

SCENE V.

ZULMIRE, FATMÉ.

ZULMIRE.

Dieux , prêtez à ma voix une douce élo-
quence ;

Amour , donne à mes pleurs ton aimable puis-
sance ;

100 AZOR, OU LES PERUVIENS;

C'est de moi qu'Azor doit apprendre à me
céder

après un silence.

Mais ne craindrois-je point de trop persuader?

Que dis-tu? Foible cœur? Une femme mourante

Doit-elle encor former les desirs d'une amante?

Ah! Qu'entends-je? Quel bruit vient

donc m'épouvanter?

Elle s'approche de la tour.

La porte va s'ouvrir; j'entends se répéter

De lugubres soupirs & des voix expirantes;

Cette tombe engloutit des victimes vivantes.

Les portes de la tour s'ouvrent.

On ouvre; entrons; je meurs.

Elle tombe évanouie à la porte de la tour.

SCÈNE V.

ATMÉ.

ATMÉ.

ATMÉ.

ATMÉ.

67

SCENE VI.

TACMA enchainé, AZOR enchainé,
ZULMIRE, FATMÉ.

*Azor est sur le devant de la prison : Tacma
est dans l'enfoncement presque caché
dans l'ombre.*

A Z O R.

Q U E L S sons entrecoupés !
Un nuage obscurcit mes yeux enveloppés.
Est-ce le jour qui luit ? O Dieux ! la porte
s'ouvre !

A travers cette nuit quels objets je découvre !
Ah ! qui que vous soyez Que vois-je !
près de moi ,
Un malheureux languit ! Je suis saisi
d'effroi ,
De crainte, de douleur, d'espoir, & de tendresse.
Compagnon malheureux du tourment qui m'op-
presse ,
La nuit ne permet pas de distinguer vos traits,
Et le poids de mes fers d'approcher de plus près.

102 AZOR, OU LES PERUVIENS;

Daignez-vous faire entendre à mon ame éperdue;
Peut-être elle perdrait à vous être inconnue.
Citoyen du Pérou, fidele aux Loix des Dieux,
Je n'ai point mérité de languir dans ces lieux.

T A C M A.

Qu'entends-je ? Quoi le sort au Pérou vous fit
naître ?

Ah ! parlez : je mourrai moins malheureux
peut-être.

*Il s'avance à pas lents, & s'assied
toujours dans l'ombre.*

Vous connoissiez Azor : dites : quel est son sort ?

L'Espagnol furieux lui donna-t-il la mort ?

Ah ! daignez satisfaire à mon impatience.

A Z O R.

Hélas ! il vit encor ; mais déjà leur vengeance

Auroit livré ce Prince aux bourreaux assassins,

S'ils ne l'avoient gardé pour servir leurs desseins.

De Pizarre en ce jour, il doit être le gendre :

Fils aussi malheureux, qu'amant fidele & tendre,

Il a sacrifié dans ce jour odieux

Sa maîtresse à son pere, & son pere à ses Dieux.

Vous soupirez Les maux où vous êtes en
proie

TRAGÉDIE. 103
T A C M A.

Ami , vous vous trompez : je pleure , mais de
joie :

Tous mes maux ne sont rien : j'en ai reçu le prix ;
Ce fils si généreux , ce héros C'est mon fils.
Que faites-vous ?

A Z O R.

Je tombe aux genoux de mon pere :
Azor est à vos pieds ; captivité trop chere !

T A C M A.

O mon fils , trop de joie a saisi tout mon cœur :
Je me sens expirer.

*Il tombe la tête appuyée sur le
sein d'Azor.*

A Z O R.

Dieux , voyez ma douleur ;
Dans les bras de son fils , Dieux , rendez-lui la vie ;
Qu'il puise sur mon sein ce feu qui vivifie :
Ne me le rendez - vous que pour me le ravir ?

Z U L M I R E *en revenant à elle.*

Quel sommeil de la mort est venu m'engourdir !
Allons , Fatmé , remplir mon triste ministere.

Elle entre dans la tour.

Ah ! Zulmire, est-ce-toi ? viens, reconnois mon
pere.

La joie a suspendu l'usage de ses sens.

T A C M A.

Ah ! je respire enfin Quels attraits innocens,
O mon fils, à tes pleurs viennent mêler leurs lar-
mes,

Mes yeux, mes foibles yeux frappés de tant de
charmes

Sans les bien distinguer, admirent leur éclat ;

Mais, ô mon fils, ces yeux te rendroient-ils
ingrat ?

Z U L M I R E.

Qui lui, Seigneur, ingrat !

T A C M A.

A cette voix touchante
Je reconnois Zulmire !

O bonheur qui
m'enchanté !

Serrez - moi dans vos bras ; mes amis, mes
enfans,

Je puis dans mes transports défier nos Tyrans.

Je ne connoîtrai plus la douleur ni la plainte :

De vos bras enlacés je sens la douce étreinte.

Digne amante d'Azor, est-ce à vous que je dois
L'espoir qui me séduit, le jour que je revois ?

Z U L M I R E.

Seigneur, la cruauté du sort qui nous accable
Aux yeux de Charles-Quint m'a fait paroître
aimable.

Il veut que dès ce jour l'acceptant pour époux,
Je sacrifie Azor à ses soupçons jaloux ;
Et qu'Azor, devenu le gendre de Pizarre,
Assure en s'engageant l'hymen qui nous sépare.
J'ai tout promis : j'ai dû m'imposer cet effort.
On préparoit déjà l'appareil de sa mort.

A Z O R.

Qu'as-tu dit ? Qu'as-tu fait ? Zulmire a pu pro-
mettre

Que mon cœur l'oublieroit Voudrois-je m'y
soumettre ?

Peux-tu sans mon aveu disposer de ma foi,
Et vivre sans remords pour un autre que moi ?
Vas, je te haïrois de me sauver la vie,
Si tu me la sauvois par une perfidie.

Z U L M I R E.

Arrête ; épargne-moi ; c'est trop me menacer :
Toi me haïr ! quels mots tu viens de prononcer !

106 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Je ne méritois pas cet excès de colere ;
Est-ce à moi d'immoler mon amant & son pere ?
Je ne te parles pas de mon propre danger :
C'est affoiblir ses pleurs , que de les partager.
Tu le fais si je suis l'objet de mes alarmes !
Ton pere seul a dû te disputer mes larmes

A Z O R.

N'acheve pas : mon cœur t'a trop bien entendu ;
Ce seroit pour périr qu'il me seroit rendu !
Non, non ; quelque forfait que le Tyran ordonne ,
J'obéirai ; mon cœur à ses loix s'abandonne :
Idolâtre ou Chrétien , qu'importe à ma raison ?
Mon culte pour mon pere est ma religion ,
Et je suis excusé , si grand que soit mon crime ,
Par l'honneur de sauver cette auguste victime.

T A C M A.

Vas. Ta gloire est , mon fils , le premier de mes
soins.

J'en prends ici Zulmire , & les Dieux à témoins ,
Que je mourrai plutôt , que de voir ta tendresse
Payer mes tristes jours du prix d'une foiblesse.
Lorsqu'épuisé par l'âge & jaloux de te voir
Par mille heureux bienfaits consacrer ton pou-
voir ,

J'ai remis dans tes mains mon Sceptre & ma
Couronne ;

Devenu ton Sujet quoiqu'assis près du Trône ,
Partageant les devoirs d'un Peuple bien soumis,
J'ai depuis révééré mon Prince dans mon fils ;
Plus content d'obéir , que de régner moi-même,
J'aurois donné mes jours pour la grandeur
suprême.

Le devoir si sacré de mourir pour son Roi
N'a point cessé, mon fils, d'être sacré pour moi:
Et le malheur n'a pu t'ôter le caractère
Que te donnoit ton rang, que t'a cédé ton pere;
Parle , & sur l'échafaud tout mon sang coulera,

A Z O R.

Sur ce même échafaud Zulmire expirera.

T A C M A.

Eh ! mon fils , quel malheur égaleroit pour elle
L'horreur de te trahir , de te voir infidele ?
La vertu pour tous deux est un devoir sacré :
Ne crains plus rien , mon fils : les Dieux m'ont
inspiré.

*Il fait un effort pour se lever , & alors
il étend les mains vers le ciel.*

Etre juste , éternel , toi dont l'œil redoutable

108 AZOR, OU LES PERUVIENS ;

Pénétre les replis du cœur le plus coupable ;
Entend ma foible voix ; nos cœurs sont tes
autels ;

Daigne fixer sur nous tes regards paternels :
Qu'un rayon émané de ton sein adorable
Éclaire en ces momens ce séjour effroyable.
Je vais fixer , mon fils , tes vœux irrésolus ;
Sous le joug d'un Tyran tu ne gémiras plus.
Je le dois , je le puis joindre au doux nom de pere
D'un Ministre des Dieux le sacré caractère.

*Azor & Zulmire tombent aux genoux de
Tacma & joignent leurs mains que le
pere serre encore dans les siennes.*

Joignez vos mains : c'est moi , c'est moi seul ,
mes enfans ,

Qui dois au nom des Dieux recevoir vos sermens.
Sentez-vous comme moi la joie aimable & pure ,
Que l'on goûte & qu'on puise au sein de la nature ?
Faites de ce cachot un temple à la vertu ;
Consacrez un moment trop long-temps attendu.
Vous savez quel devoir est maintenant le vôtre :
Il est , ô mes enfans , de mourir l'un pour l'autre.
Ah ! levez - vous ; pour prix du plus grand des
bienfaits :

Je veux votre tendresse , & non point vos respects.

Hélas ! l'homme feroit plus vertueux peut-être,
Si pour unir ses fils , tout pere étoit le Prêtre.
Mais Zulmire me doit un utile secours :
Nos Tyrans cesseront de maîtriser mes jours ;
Si j'ai comblé vos vœux , Zulmire, j'ose attendre
Que vous remplirez ceux du pere le plus tendre :
Je supplierai ma fille , & ce titre chéri
Me donnera les droits d'un pere & d'un ami.

Z U L M I R E.

Ah ! mon pere , parlez : puisse le ciel propice
Me remettre le soin d'acquitter sa justice !

T A C M A.

Ma fille , nos tyrans n'étendent point sur vous
L'opprobre de leurs fers , & l'horreur de leurs
coups.

Vous êtes libre encor. Par pitié , par tendresse
Finissez les malheurs de ma triste vieillesse.

Quittez-nous , & bientôt un poignard à la main,
Revenez confier à moi seul mon destin.

Vous ne répondez point : songez que je l'or-
donne ,

Qu'au fer de mes bourreaux un refus m'aban-
donne . . .

Ah ! ma fille , à mes maux laissez-vous attendrir ;

110 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Voyez ce que je puis ; ce que je dois souffrir :
Vous-même à mon repos ne mettez point obstacle.

Voulez-vous qu'insulté, que servant de spectacle,
Je repaîsse les yeux d'un Peuple frémissant,
Aux crimes des bourreaux sans cesse applaudissant ?

Ah ! du moins répondez.

Z U L M I R E.

Mes larmes vous répondent :
Mille affreux sentimens m'accablent, se confondent.

Ce que vous demandez me fait frémir d'horreur ;
Cette reconnoissance épouvante mon cœur.

Pourquoi prendre, cruel, le titre de mon pere,
S'il devoit m'imposer cet affreux ministère ?

Vous réduisez mon ame à gémir d'un bonheur
Dont ma vie autrefois eût payé la douceur.

T A C M A.

Vous refusez un Pere ! Eh bien ! j'attends
Pizarre.

L'air que vous respirez vous a rendu barbare :
Vous serez fatiguée , allez à l'échafaud ,
Allez - vous joindre au Peuple : on m'y verra
bientôt

Mourir en pardonnant à des monstres sans ame,
Et n'accusant que vous de cette mort infame.
Je ne vous retiens point : j'ai perdu tout espoir,
Je suis trahi ; mes yeux ne veulent plus vous voir :
Sortez.

Z U L M I R E.

Dieux ! à quel point je me vois avilie !
L'opprobre n'a point dû , Seigneur , flétrir ma
vie

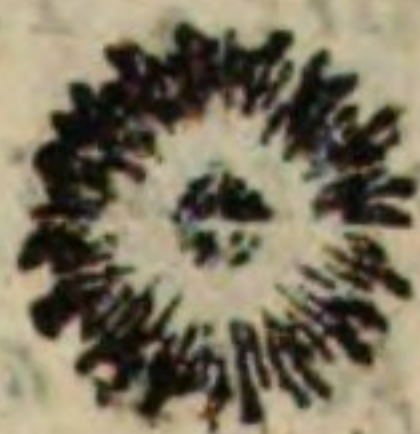
J'obéirai , mon pere : & ma tremblante main
S'en punira bientôt en me perçant le sein.

T A C M A.

Eh bien ! meurs avec moi , si ta gloire l'ordonne :
La mienne est rassurée , & mon cœur te par-
donne.

A . Z O R.

Vous ne mourrez pas seuls ; Zulmire quitte-nous :
Et reviens délivrer ton pere & ton époux
Ciel ! que faire ? Je vois Pizarre qui s'avance.



SCENE VII.
PIZARRE, LES ACTEURS
PRÉCÉDENS.

PIZARRE.

POURQUOI paroissez-vous redouter ma
présence ?

Quittez ces sombres lieux : vos malheurs vont
finir ;

Bientôt des nœuds sacrés vont tous nous réu-
nir.

Soldats, rompez leurs fers. Revoyez la lumière,
Respectable vieillard . . . Azor retrouve un
pere ,

Et sans doute ce bien , que le destin lui rend ,
N'est point pour sa tendresse un bien indiffé-
rent.

*Azor , Zulmire , Tacma & Fatmé s'avant-
cent sur le devant du Théâtre. Azor sou-
tient son pere , aidé des Soldats. On le
place dans un fauteuil au milieu de la
Scène. Pizarre continue.*

A l'Empereur enfin que faut-il que j'annonce ?
Qu'avez-vous résolu ? j'attends votre réponse ,
Azor.

T A C M A.

Ce n'est plus lui, qui maître de mes jours
Peut en se dévouant en prolonger le cours :
Pizarre , réponds - moi ; tu veux qu'il soit ton
gendre.

Par ta feinte amitié penses-tu nous surpren-
dre ?

Tu veux , en te servant de cette autorité
Qu'exercent les Héros sur un Peuple enchanté ,
De son Prince au Pérou présenter le fantôme ,
Ton esclave en secret, captif dans son Royau-
me ,

Réduit à regretter dans son propre Palais ,
Et ce cachot infame & vos cruels arrêts ;
De ses jours avilis détestant l'amertume ,
Tel qu'enfin au Mexique on a vu Moutezume
Jouet de vos fureurs , esclave couronné ,
Périr à votre char honteusement traîné.

Tes Soldats dont les cœurs sont endurcis aux
crimes ,

Respecteront-ils plus leurs tremblantes victi-
mes ?

114 **AZOR, OU LES PÉRUVIENS,**

Ton maître voudra-t-il oublier sa fureur ? ...

P I Z A R R E.

**Seigneur , d'autres projets sont entrés dans
mon cœur.**

**Un guerrier conquérant peut s'égalér aux Prin-
ces :**

**Charle n'a plus de droits sur vos vastes Pro-
vinces ;**

**Je les lui ravis tous. Maître de ses vaisseaux ,
Je consacre ses dons à mes projets nouveaux.**

Sachez ce que j'ai fait pour soulager vos peines ;

Qui des Péruviens osa rompre les chaînes ?

**Par qui leurs bras vengeurs , à vaincre accou-
tumés ,**

Pour renverser l'Autel , furent-ils donc armés ?

**C'est par moi , qu'en secret ouvert à leur cou-
rage**

Un de nos arsenaux eût vengé votre outrage ,

**Si vous n'eussiez vous-même arrêté ... Mais je
dois**

Admirer vos vertus , & respecter leur choix.

**Trop souvent aux soupçons vous avez joint
l'injure :**

Eh bien ! pour consoler l'amour par la nature ,

C'est moi qui dans ces lieux voulos vous réu-
nir ;

Après un tel bienfait osez-vous me haïr ?

Sur de feintes rigueurs ne jugez point Pizarre.

J'ai dû, pour vous fervir, vous paroître un bar-
bare :

Mais que je vais punir l'ingrat qui m'a con-
traint

A perdre votre estime, à me voir toujours craint.

Un confident adroit qu'en secret j'autorise ,

Prépare en m'attendant cette grande entreprise.

Ainsi je prends sur moi le soin de vous venger :

Vous craignez vos Tyrans : je les fais égorger.

Armes, vaisseaux, trésors, que Charle me confie,

Serviront à venger votre illustre patrie.

Rendez justice enfin à mes sages projets ,

Que pourriez-vous, Seigneur, craindre encor ?

T A C M A.

Tes bienfaits.

Sans doute tu m'entends. Vas : rapporte à ton

Maître

Que trop grand pour entrer dans les desseins

d'un traître

J'ai préféré la mort au crime avilissant

De me venger de lui, mais en le trahissant.

116 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Azor & la Zulmire ont aux genoux d'un Pere
Rendu de leurs sermens le Ciel dépositaire.
Azor sans déshonneur ne peut plus la céder ;
Tous deux ont une foi précieuse à garder.
Allons , mon fils : rentrons dans ces lieux de
ténèbres :

Le crime au moins n'est point sous ces voûtes
funebres.

Et vous , ma fille , allez , & revenez bientôt
Adoucir par vos soins l'horreur de l'échafaud.

P I Z A R R E.

Vous , la revoir , cruels ! non , non : trop de
clémence

Ne sert qu'à redoubler votre fiere arrogance.

T A C M A.

Quoi ! tu refuserois à mes tristes enfans
De me voir expirer dans leurs embrassemens.

P I Z A R R E.

A quel titre osez-vous demander quelque gra-
ce ?

Les ordres sont donnés , & ma pitié se lasse.

A Z O R.

Notre plus cher espoir , ô mon pere, est frustré !

TACMA *se levant précipitamment.*

Non : tout n'est pas encor , mon fils , désespéré.

*il arrache le poignard qui est au côté
de Pizarre, & se frappe.*

Le Ciel arme ma main , & je meurs sans ou-
trage.

PIZARRE *lui arrachant le poignard
qu'il veut retenir.*

'Ah ! que fais-tu , cruel ? & que prétend ta rage ?
Que veux-tu donc encor ?

TACMA.

Le donner à mon fils

Quel voile vient couvrir mes yeux appelantis ?
Cher Azor , soutiens-moi , viens me servir de
guide ;

Je souffre à soutenir les regards d'un perfide.
Adieu , ma fille , adieu. Vas , pour combler mes
vœux ,

Attendre à l'échafaud un époux malheureux :
Et là , pour le venger , si la gloire t'est chere ,
Souviens-toi du présent que tu devois nous faire.

*Tacma & Azor sont arrivés pendant ce
couplet à la porte de la tour , Azor
place son pere sur un siege & lui sou-
tient la tête sur son sein.* H iij

118 AZOR, OU LES PERUVIENS;

Pour la dernière fois , ma fille , embrasse-moi ;
Vas remplir ton devoir , je meurs ; éloigne-toi.

Z U L M I R E.

Adieu , puisqu'il le faut ; à peine je respire :
Dans vos derniers momens nommez encor
Zulmire.

*Les portes de la tour se ferment,
à Pizarre.*

Et toi qui me contrains à fuir de ce cachot ,
Tu me retrouveras , Tyran , à l'échafaud.

SCENE VIII.

PIZARRE *seul.*

Q U E de graces , ô ciel ! je dois à ma prudence !

Leur sauvage rudesse eût trahi ma vengeance ;
Mais Charle prévenu , quand on m'accuseroit ,
Croira de ce complot savoir tout le secret
Si cependant, pour mieux envoiler le mystere,
J'immolois l'ennemi dont l'arrogance altiere
Pourroit sur mes desseins jeter trop de clarté ;
Que fais-je , si jaloux de ma félicité

Charle ne prendroit point , en feignant de le
croire ,

Ce prétexte d'oser me punir de ma gloire ?
Pour qu'il croye à mon zele & que je croye au
sien ,

L'un & l'autre en secret nous connoissons trop
bien.

J'ai su par un conseil offert avec adresse
Armer de son aveu ma fureur vengeresse.

Azor peut à ma haine être sacrifié :

Par ce détour adroit , je suis justifié.

Allons : & revenons signaler ma vengeance ;

Et par un prompt trépas , m'assurer du silence.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

PIZARRRE *seul.*

QUEL revers accablant me semble menacer?
Que vois-je ? Tout me fuit ! Eh ! que dois-je
penser ?

Mes amis arrêtés , les Soldats sous les armes !
D'un noir pressentiment j'éprouve les alarmes.
Je m'y perds ; plus j'y pense , & plus mon cœur
troublé

Cede à l'effroi secret dont il est accablé.

Il se jette dans un fauteuil.

Dom Juan auroit-il trahi ma confiance ?

Avec mes ennemis est-il d'intelligence ?

Malheureux , voilà donc le fruit de mes tra-
vaux !

Quoi , les lâches toujours trahiront les héros !
 Aux traits du sort déjà je crois me voir en bute ,
 Étonnant l'Univers du fracas de ma chute ;
 Foibles Péruviens , si c'est-là vous venger ,
 Je saurai vous contraindre à pleurer mon dan-
 ger.

Tout peut m'abandonner , sans que je m'aban-
 donne :

Qu'ai-je à craindre après tout ? La mort

Mais je la donne ;

Mais le farouche Azor va dans l'instant périr ,
 Avant que l'Empereur ait pu l'entretenir :

Un Soldat entre tenant une coupe à la main.

On me l'apporte enfin la coupe empoisonnée ,
 Qui va de mes desseins fixer la destinée.

Holà , gardes , qu'on ouvre.

*Les portes de la tour s'ouvrent
 aux Soldats.*

Allez , retirez-vous.



SCENE II.

PIZARRE, AZOR.

On voit Azor couché sur le cadavre de son pere, & ne donnant aucun signe de vie. Pizarre s'avance tenant la coupe à la main.

PIZARRE.

INGRAT & foible objet du plus juste couroux,

Indigne confident d'un héros redoutable,

Ma facile amitié t'a rendu trop coupable :

Azor, éveille-toi, viens recevoir la mort ;

C'est le plus cher présent que t'ait gardé le sort.

Il avance & recule précipitamment.

Ce spectacle nouveau me saisit & m'étonne :

Pour la première fois je sens que je frissonne.

A Z O R *avec un profond soupir.*

Ah !

PIZARRE *en sortant de la tour.*

Tout effraye ici. Quel lugubre soupir !

Pourquoi tant de pitié, quand je devrois punir.

AZOR *en pressant contre son sein une
des mains de Tacma.*

Ah ! pere infortuné , devrois - je te survivre ?

PIZARRR *E vivement.*

Eh bien ! dans le tombeau , perfide , ose le suivre.

AZOR *en se relevant.*

Je ferai plus : mon cœur veut t'en remercier :
Entre : le sang n'a rien qui te doive effrayer ;
Cette coupe est pour moi : donne . . . pour
l'innocence

Ces momens sont toujours des momens d'espé-
rance.

Dans les fers , sur le Trône , ami , Roi , fils ,
amant ,

Religieux par choix , tendre par sentiment ,
Combien de maux affreux j'ai souffert sans me
plaindre !

Je touche enfin au terme où je voulois attein-
dre.

Au bout de la carriere un bonheur immortel
Va m'unir à mon pere au sein de l'Eternel.
Je rends au Créateur une ame tendre & pure ,
Telle qu'on la reçoit des mains de la nature.
Vous m'attendez , mon pere ; ah ! mon cœur
oppressé

124 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

Plus de cent fois déjà vers vous s'est élancé.
Je craignois peu les maux dont la mort me
délivre ;

Le Ciel le fait ; je meurs pour commencer à
vivre.

*Il prend la coupe , boit , & la
remet à Pizarre.*

Tiens : c'en est fait, cruel, & ton cœur est con-
tent.

Mais voudrois-tu combler ce bienfait impor-
tant ?

Laisse - moi mourir seul ; va trouver ma Zul-
mire.

Prends une même coupe , & dis - lui que
j'expire ;

Que pour gage dernier d'un amour éternel

Je ne puis lui donner que ce présent cruel ;

Qu'elle seule est l'objet de mes tristes pensées ;

Que l'amour brûle encor dans mes veines gla-
cées ,

Et que mon tendre cœur qui la connoît trop
bien ,

Veut par tes mains lui faire un sort semblable
au mien.

Ah ! ne diffère plus.

PIZARRÉ.

Azor , qu'ose - tu dire ?
 Au Temple dans l'instant on conduira Zulmire,
 Votre fierté n'a fait qu'irriter l'Empereur ,
 Et ses feux méprisés se changent en fureur.
 Tandis que pour l'Hymen on travaille , on
 s'apprête ,
 Mille sanglantes morts annoncent cette fête.
 On dresse des bûchers , des croix , des écha-
 fauds :

Le sang des Criminels va couler par ruisseaux ;
 Le lâche Zulibec meurt avec ses complices.
 L'hymen va s'accomplir sous ces sanglans auf-
 pices :

Les flammes des bûchers serviront de flam-
 beaux ;

Les époux jureront sur le fer des bourreaux.

A Z O R.

Qu'entends - je ? O Zulibec , ô Sujets trop
 fideles ,

Vous mourrez tous pour moi de la mort des
 rebelles :

Ah ! mon pere , les Dieux vous ont bien
 mieux traité ,

126 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Vous avez éprouvé leur auguste bonté,
Étendu sur mon sein & baigné de mes larmes ;
Même au sein de la mort vous trouvâtes des
charmes :

Et vous avez senti votre ame en vous quittant
Sur mes levres du moins se fixer un instant.
Moi portant dans mon sein & la mort & la vie,
Seul avec ma douleur , & mourant par partie ,
J'ignore en expirant quel sera le destin
D'une beauté livrée au Tyran inhumain ,
Qui la traîne aux Autels , & la condamne à
vivre

Sous le joug odieux où son destin la livre :
Eh ! quoi nous sommes seuls, les chemins sont
ouverts ,

Et mes bras sont enfin libres du poids des fers.

*Il se leve avec violence , &
s'élance hors de la tour.*

A mes derniers momens un désespoir horrible
Vient réchauffer mon être, & me rendre invin-
cible.

Donne-moi ce poignard dont l'utile secours
D'un Pere plus heureux trancha les tristes jours.
Je vais aller au Temple attendre le barbare ,

L'égorger , le punir où ma raison s'égare !
 Mes genoux chancelans se dérobent sous moi ;
 Mort, je te sens venir ... Mais sans aucun effroi.
 Dans ce Temple bientôt on traînera Zulmire ;
 Eh bien ! c'est en ce lieu qu'il faudra que
 j'expire.

Il s'assied sur les degrés du Temple.

C'est-là , qu'aujourd'hui même , & ne respi-
 rant plus ,
 J'ai revu ses traits que j'avois cru perdus :
 J'y veux mourir ; je veux m'offrir à son passage.
 Ses larmes couleront : le Tyran dans sa rage
 Foulera sous ses pieds mon cadavre glacé ;
 Mais Zulmire à ses yeux le tenant embrassé ,
 Avant que de s'unir au cruel qu'elle abhorre ,
 M'aura crié cent fois , Azor , je t'aime encore.

Il tombe étendu sur les degrés.



SCENE III.

CHARLES-QUINT, AZOR,
PIZARRE, SOLDATS.

PIZARRE.

(*à part.*)

QUEL moment ! Charle vient !
à Charles-Quint.

L'offre de vos bienfaits
N'a pu fléchir son cœur , & servir vos projets.
J'ai pris sur moi le soin de punir sa rudesse ,
Seigneur ; mon seul devoir est ce qui m'inté-
resse.

A Z O R *se relevant.*

Exécrable imposteur , de quel front oses-tu
T'honorer d'un forfait , & le nommer vertu ?
Mais il me reste encor la force de répondre :
Je suis assez vengé , si je puis te confondre.
Mon ame à ce dessein , semble encor s'arrêter ;
Chaque instant me détruit ; il en faut profiter.
Ecoute , Charles-Quint ; je prétends que ma vie
Par ma mort , s'il se peut , ne soit point dé-
mentie ;

Connois

Connois enfin l'ami qu'honorent tes bienfaits ,
Et le Roi , ton rival , jouet de tes forfaits ;
Je pouvois me venger ; je pouvois sur ta tête
De tous nos maux divers rassembler la tempête.
Pour ce hardi projet tout étoit préparé :

Trésors , Soldats , vaisseaux , tout m'eût été
livré ;

Et Pizarre appuyé du nom de mon beau-pere ,
Eût nommé piété sa rage sanguinaire.

Mais il falloit manquer à ces principes saints ,
Censeurs secrets des Rois , protecteurs des
humains ,

Qu'on respecteroit plus , si par les droits suprê-
mes

La Loi jugeoit les Rois comme ils jugent eux-
mêmes.

J'ai rejeté bien loin l'offre de ses bienfaits :
Trop de honte eût payé nos criminels succès.
Pour prix de mes refus j'ai languï dans les
chaînes ;

Un poison dévorant circule dans mes veines.
C'est lui qui m'en offrit le breuvage odieux.

à Pizarre.

Me demens-tu ? Ton crime est écrit dans tes
yeux :

130 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

La vérité t'accable , & la mort est trop lente.
Charles , tu vois quelle est ta honte avilissante.
Je t'ai sauvé le jour , je te rends mes Etats ;
Et tes plus grands bienfaits ne font que des
ingrats.

Rougis de tant d'horreurs, & connois toi, barbare.

Charles - Quint pour ami méritoit un Pizarre.

P I Z A R R E avec beaucoup de fierté.

Je me flatte , Seigneur , d'être aimé de mon
Roi :

Mes services passés parlent assez pour moi.
Un Guerrier dont la gloire assurent la défense ,
Quand il est offensé répond par son silence ;
Et quand on est , Seigneur , au dessus du soup-
çon ,

A de vaines clameurs on oppose son nom.

Un ennemi mourant veut encore être à craindre ;

Mais on méprise un trait qui ne peut nous
atteindre ;

Et je pense , Seigneur , pouvoir vous supplier

De ne point m'abaisser à me justifier.

C H A R L E S - Q U I N T.

Sois tranquille : je fais tout ce que j'en dois
croire :

Mais on unit souvent & le crime & la gloire.
Pourquoi contre ses jours te servir du poison ?
Tant de célérité produit plus d'un soupçon.

A Z O R.

Vas : crois m'en ; de la mort je ressens les
approches ;

Qui vécut innocent , veut mourir sans repro-
ches.

Mais de quelles douleurs je me sens pénétré !
De vautours renaissans mon sein est déchiré.
Je ne me connois plus. Des flammes dévoran-
tes

Confondent leurs brasiers dans mes veines
ardentes.

Je souffre , je succombe ... ô terre entr'ouvre-
toi :

Dieux, lancez par pitié tous vos foudres sur moi ;
Ou livrez-moi du moins le perfide Pizarre.

Il se relève.

Mais ne le vois-je point ? C'est lui ! tu fuis,
barbare !

Attends-moi Quel frisson engourdit tous
mes sens !

132 AZOR, OU LES PERUVIENS,

Je n'y vois plus ma voix se perd en cris
percans.

Mes tourmens font affreux , la douleur me déchire.

Adieu : reçois mon ame , ô ma chere Zul-
mire ,

Je meurs.

SCENE IV.

ZULMIRE , CHARLES-
QUINT , PIZARRE ,
AZOR, SOLDATS.

ZULMIRE.

TYRAN, je viens tomber à tes genoux,
Un dernier crime a-t-il signalé ton courroux ?
Rends-le-moi. Qu'as-tu fait de l'amant que
j'adore ?

Ciel ! que vois - je ? C'est lui ! ... Je le revois
encore !

(Elle court à lui) Elle fait un pas en arriere.

Azor Mon sang se glace il n'entend
plus ma voix.

En serrant une des mains d'Azor dans les siennes.

Ouvre les yeux du moins pour la dernière fois.

Avec des sanglots.

Ton cœur palpite encor ,.... Arrête , ame trop chère ,

Reçois mes derniers vœux à ton heure dernière.

Elle va vers Charle-Quint.

Arrête : je te suis Quel breuvage mortel ?
avec fureur. *à Pizarre.*

Quel monstre forcené ? S'il meurt , c'est toi cruel ,

Oui , Pizarre, c'est toi, dont l'affreuse prudence
Punit par cette mort ta foible confidence.

elle retourne vers le corps d'Azor.

Dieux ! à tant de vertus réservez-vous ce prix !

En se mettant à genoux , & se penchant sur le cadavre.

Que de maux en un jour , de crimes réunis !

Bien tendrement.

Sans doute , en expirant , tu nommois ton amante ,

Son nom rendoit sa force à ta voix défaillante :
Combien tu regrettois qu'un barbare destin
L'empêchât de pouvoir te presser sur son sein.

134 *AZOR, OU LES PERUVIENS,*

De toutes les horreurs d'une mort si cruelle,
La plus terrible hélas ! fut de mourir loin d'elle.

CHARLES-QUINT.

Trop lâche spectateur, quel foible mouvement
Me subjugue & commande à mon ressentiment !
Qui peut donc m'arrêter ?

ZULMIRE.

Ce pouvoir respectable
Qui rend à ses tyrans la vertu redoutable ;
Pouvoir que tous les cœurs lâches, cruels,
ingrats

Éprouvent chaque jour, & ne comprennent pas.

CHARLES-QUINT.

Que vois-je ? dans vos yeux le bonheur se
déploye :

Croyez-vous m'insulter par ces marques de joie ?
Assez par les transports votre injuste fierté
A demandé ma haine, a bravé ma bonté.
Ma gloire est compromise ; au Temple il faut
me suivre ;

Il faut qu'enfin pour moi vous commenciez à
vivre.

Venez.

ZULMIRE.

Quelle fureur !

CHARLES-QUINT.

Marchons.

ZULMIRE.

N'approche pas.

CHARLES-QUINT.

Vous m'osez résister ! conduisez-la , Soldats.

ZULMIRE.

Respecte au moins mon sexe , & tremble , si tu
m'aimes ;

Il est de prompts secours pour les dangers extrê-
mes.

Elle tire un poignard , & le tire contre son sein.

Regarde ce poignard Au moindre mou-
vement ,

Tu me verras finir ma vie & mon tourment.
Penses-tu que mon ame eût été si tranquille ,
Si la mort contre toi n'eût été mon asyle ?
Que ton amour encore ajoute à ta fureur ,
Ce fer est dans mes mains , ton maître & mon
vengeur.

Elle se frappe , & tombe auprès d'Azor.

CHARLES-QUINT à Pizarre.

Quel coup affreux ! Cruel , regarde ton ouvrage :
Voilà ce qu'ont produit tes conseils & ta rage.

136 AZOR, OU LES PERUVIENS,

PIZARR E.

Je n'ai jamais agi sans votre aveu , Seigneur.

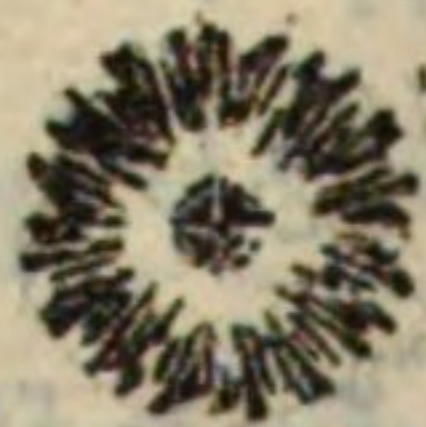
CHARLES-QUINT.

Reconnois cette Lettre : elle est ton délateur.
Dom Juan avec toi n'étoit d'intelligence ,
Que pour mieux te livrer à ma juste vengeance.
Ce témoin te confond : ton projet inhumain
Dans ce coupable écrit est tracé de ta main.
C'étoit pour me trahir & pour mieux te défendre,
Que ta sourde fureur vouloit Azor pour gendre.
Tombe, ingrat, du haut rang où je t'avois placé ;
Tes forfaits sont connus, ton triomphe est passé.
Qu'on le charge de fers , Soldats : & que sa vie
Soit par un prompt trépas livrée à l'infamie.

PIZARR E.

Vas ; j'avois tout prévu , tu rampois près de moi :
Tu devois m'en punir J'étois trop grand
pour toi.

On l'emmene.



SCENE

SCENE DERNIERE.

CHARLES-QUINT, AZOR,
ZULMIRE, SOLDATS.

*Zulmire est toujours sur les degrés du Temple ,
renversée près d'Azor & paroissant lutter contre
la mort. Elle fait effort pour se relever , & dit
d'une voix mourante.*

Z U L M I R E.

O M O M E N S précieux ! ma vengeance
commence :

Nos Tyrans contre eux-mêmes ont tourné leur
puissance.

Avant que de mourir , j'ai vu charger de fers
L'impitoyable auteur de nos malheurs divers.
Je vole , cher Azor , dans la nuit éternelle ,
T'apprendre en t'embrassant cette heureuse
nouvelle :

Ce récit consolant calmera nos douleurs ;
Viens au devant de moi , chere ombre ... Je
me meurs.

138 *AZOR, OU LES PERUVIENS;*
CHARLES-QUINT.

Elle expire ! . . . Ah grand Dieu ! si l'amour
m'est funeste ,
Ma haine au moins triomphe , & tout le fruit
m'en reste.

F I N.

Rosoi, Barnabé Farmian de

Azor Tragedie

Génève 1770

P.o.gall. 1720#Beibd.4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096127-6